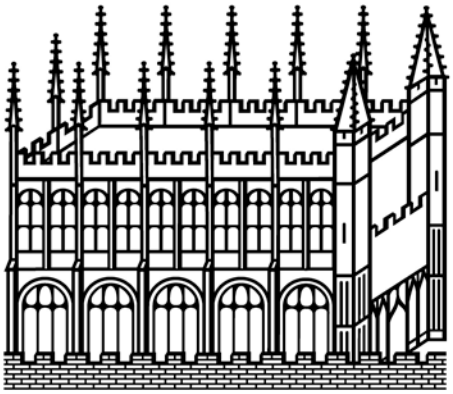


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

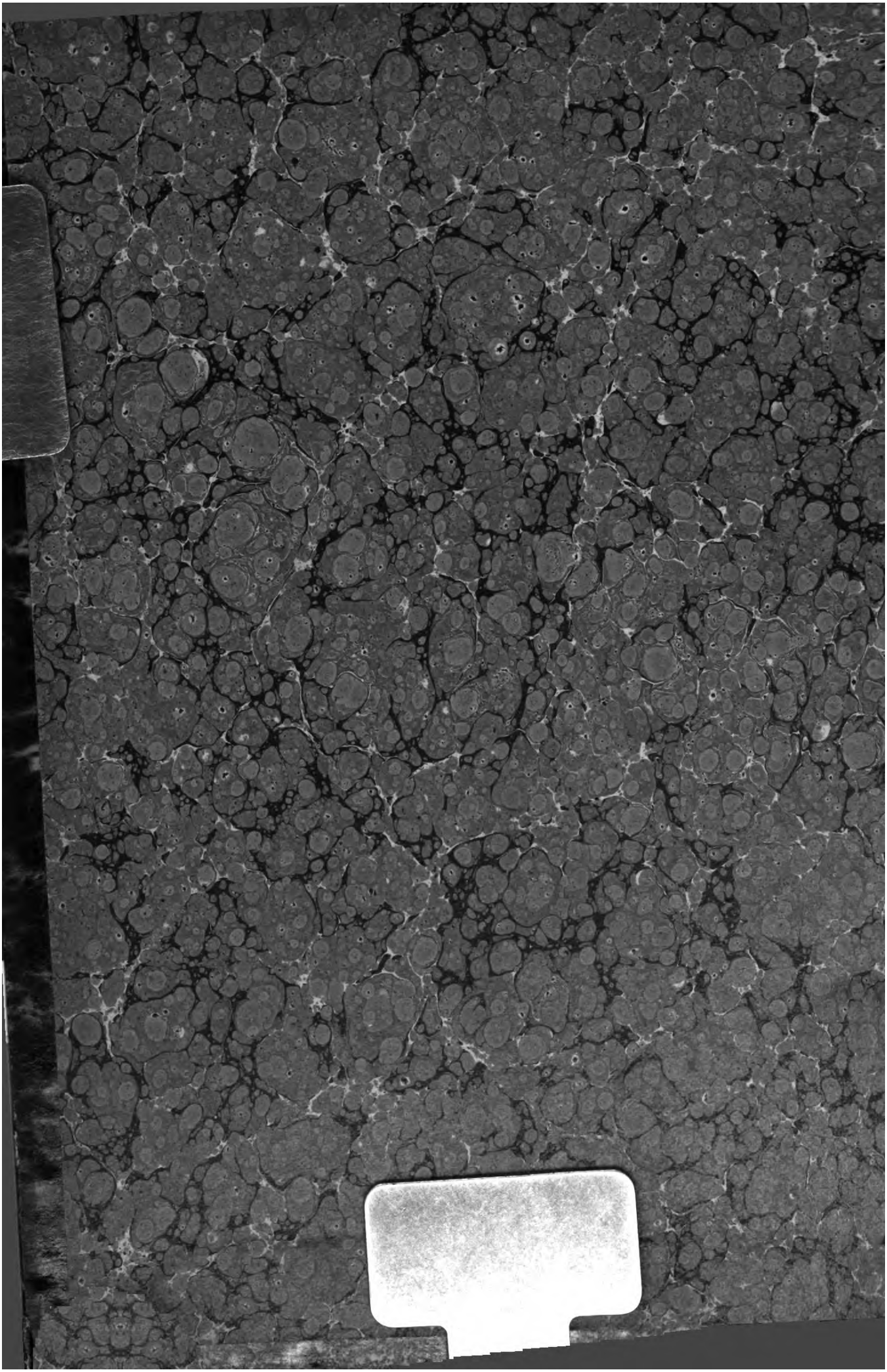
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

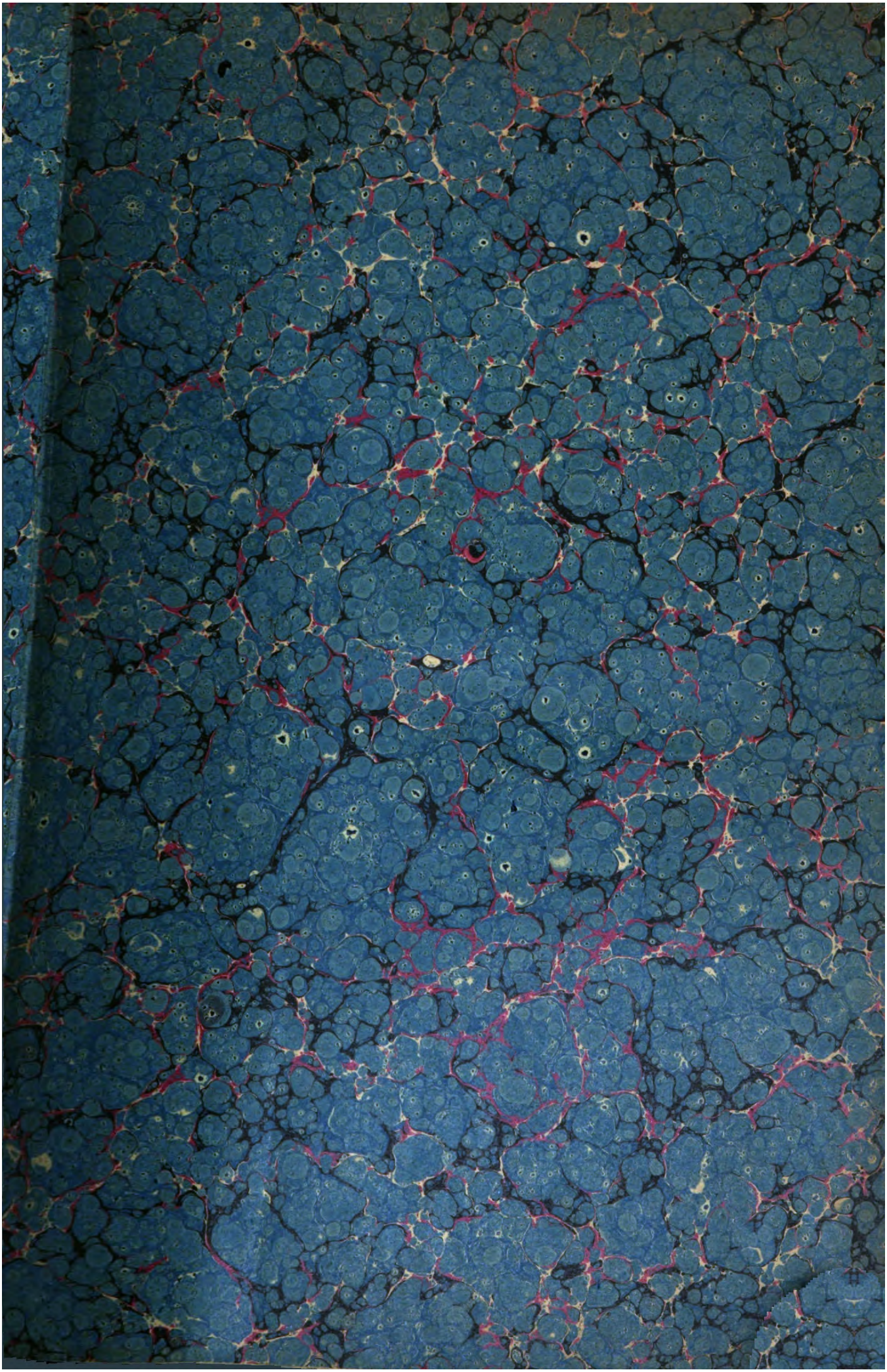
(Poëme anonyme :)

Essai sur les illusions de la vie humaine.

Isle Maurice

1818.





28627 e. 36

ESSAI
SUR LES ILLUSIONS
DE LA
VIE HUMAINE.

Rege Mentem.

ISLE MAURICE.

1818.

BODLEIAN
27 · 5 · 1904
LIBRARY

Avertissement.

DANS le Discours suivant l'auteur s'est proposé de donner une esquisse des progrès de la vie, sous les circonstances où l'illusion semble agir avec le plus d'influence. Il a dû choisir; car *qui pourroit tout dire sans un mortel ennui!* (*) S'il s'est quelquefois écarté de son cadre, c'est qu'il eut été difficile de lier les différents tableaux qui se placent naturellement sous les yeux dans une telle recherche, sans avoir recours à des termes intermédiaires qui tiennent plus souvent à la réalité qu'à l'illusion. Il a cherché à joindre le précepte au tableau et à ne rien laisser d'ambigu sur le but moral qu'il s'est proposé.

CERTAINS passages indiqueront que ce poëme a été composé pendant le cours d'une campagne aux Indes Orientales, où l'auteur se trouvoit engagé.

SANGOLY, sur le bord de la Rivière Malparba, dans le Deccan Inférieur. DÉCEMBRE 1813.

(*) Montesquieu.

ARGUMENT.

PREMIÈRE PARTIE.

Prologue pages 1 & 2. Introduction 3 & 7. Illusions de l'enfance 8. Prestiges physiques 9 & 10. Illusions reconnues 11. Illusions détruites 12. Premier aperçu de la Société 13. Dangers 14. Préceptes 15. Plaisirs licites 16 & 17. L'Emulation 18. L'Amour 19 & 20. La Chasse 21. L'Indépendance 22. La Superstition 23. Le Fanatisme 24. L'Enthousiasme 25. Réflexions morales 26. Conclusion 27 & 28.

SECONDE PARTIE.

Introduction 29 à 33. Illusions locales 34 & 35. La Retraite et la Méditation 36. La Poésie 37. L'Histoire 38. Les Sciences 39. Les Arts 40. La Peinture 41. La Musique 42. Le Théâtre 43, 44 & 45. Fausses religions 46 & 47. Fausse philosophie 48. La Fortune 49. L'Intrigue 50. La Cour 51. Ambition louable 52 & 53. La Guerre 54. La Gloire 55. Conclusion 56.

TROISIÈME PARTIE.

Introduction 57, 58 & 59. La Mémoire 60. Souvenirs de l'enfance 61. De l'Adolescence 62 & 63. De l'Age mur 64 & 65. Réflexions 66. Retour vers la Jeunesse 67. Préceptes, Tableaux 68 de l'Amitié 69. De l'Amour conjugal 70. Illusions d'un bon Père 71. Bienfaisance 72. Cupidité 73. Hochets de la Vieillesse 74. Instruction paternelle 75 & 76. Ambition de la Vieillesse 77. Le Célibat 78. Regrets, Consolation 79. Réflexions morales 80. Conclusion 81 & 82. Epilogue 83 & 84.

ERRATA.

DANS LA PREMIERE PARTIE. — Page Ière. Vers 9. – ressor *lisez* ressort. — P. 6. V. Ier. – leur livrant *lisez* lui livrant &a. — P. 7. V. 19. – Malbranche *lisez* Malebranche. — P. 20. V. 356. – E *lisez* Et. — P. 21. V. 363. – d'attteindre *lisez* d'atteindre. — P. 22. V. 386. ressèrent *lisez* resserrent. — DANS LA DEUXIEME PARTIE. — Page 33. Vers 81. – envain *lisez* en vain. — P. id. V. 89. – pannetière *lisez* panetière. — P. 34. V. 111. – l'Hélespont *lisez* l'Hellespont. — P. 35. V. 120. – phantome *lisez* fantôme. — P. 36. V. 147. – l apostérité *lisez* la postérité. — P. id. V. 151. – ressor *lisez* ressort. — P. 41. V. 243 – envain *lisez* en vain — P. 43. V. 292. – Aricl *lisez* Ariel. — P. 45. V. 330. – frequentoit *lisez* fréquentoit. — P. 46. V. 341. – reprennons *lisez* reprenons. — P. 48. V. 379. – Dalembert *lisez* d'Alembert. — DANS LA TROISIEME PARTIE. — Page 70. Vers Ier. – ver *lisez* verre. — P. 79. V. 450. – fantome *lisez* fantôme. — P. 81. V. 479. – ôse *lisez* ose.

PROLOGUE.

Compagne de nos jours, Déïté mensongère
Qui supplée au bonheur par ta douce chimère,
Dont les traits détournés et les pas incertains
Atteignent cependant tous les foibles humains,
Si la Grèce, autrefois en images féconde
Omit de te nommer la maîtresse du monde,
Je prétends aujourd'hui réparer son erreur
Et te rendre l'hommage et l'empire du cœur.
Si parfois de nos maux, trop habile ouvrière
Tu répands sur la vie une sombre lumière;
Ou si des passions, excitant les combats,
Dans le trouble ta voix précipite nos pas

J'enseigne,

J'enseigne à profiter d'un dangereux partage,
A changer en bienfait un funeste ravage ;
Et parmi tant d'écueils se tenant près du bord
Comme, malgré l'orage, on peut gagner le port.
Gouter un doux prestige est ma philosophie ;
Qui n'est jamais trompé peut-il aimer la vie ?
Nos plaisirs sont douteux et nos maux sont certains
L'erreur est bien souvent un bienfait des destins.
Le sage satisfait d'entrevoir la nature
Permet au vrai lui-même une juste parure,
Et sous des traits plus doux supportant sa rigueur
Se contente et jouit d'une ombre de bonheur.

ESSAI

SUR LES ILLUSIONS DE LA VIE HUMAINE.

PREMIERE PARTIE.

Erreurs de l'Enfance et de l'Adolescence.

Tout cède à ce pouvoir dont l'erreur est la mère
Qui toujours renaissant, et toujours éphémère
Eblouit nos beaux jours, tyrannise au berceau,
Et va s'éteindre enfin sur le bord du tombeau.
S'il étonne le foible il éclaire le sage;
Les sens lui sont soumis, le cœur est son ouvrage,
Et son masque souvent prête à la vérité
Un attrait qui manquoit à sa simplicité.
Mais pour développer un ressor si rapide
Il faudroit à ma Muse une voix moins timide.
De ses foibles accents que pourrois-je espérer
Si ton art, ô Boursier, ne la vient éclairer! (1)

Toi

Toi donc qui sais si bien d'une grâce légère
" Passer du grave au doux, du plaisant au sévère " (2)
Qui vis l'illusion à la cour, dans les champs,
Viens, par ton souvenir présider à mes chants.
Qu'il me rappèle un âge où ton expérience
Daignoit contre l'erreur armer mon innocence,
Et m'annoncer ce Dieu, dont l'empire nouveau
Alloit sur tous mes sens promener son flambeau.
Dis-moi par quel essor, ou quelle marche obscure
L'âme échappe aux liens de sa propre imposture;
Comment l'illusion, et la réalité
Sous les traits de l'erreur, ou de la vérité
Par instans revêtus d'une même apparence
Reprennent tout-à-coup leur forme et leur distance.
Dis pourquoi la pensée, incapable de choix,
D'un premier sentiment écoute et suit la voix:
Et tandis que l'instinct juge avec promptitude
La raison se décide avec inquiétude?
Je t'entends! — Notre esprit à régir destiné
N'a pourtant au berceau que le pouvoir inné

D'exercer

INTRODUCTION.

D'exercer, d'enrichir la flottante mémoire
Et d'unir sans méthode une confuse histoire
Dont la page omettant et le temps et le lieu
Ne découvre ni fin, ni début, ni milieu.
Chaque organe lui parle un différent langage,
Confond dans ses rapports l'objet et son image,
Et les sens isolés, l'un à l'autre inconnus
Offrent des résultats toujours inattendus.
L'intelligence alors, à force de surprises,
S'éveille, et par dégrés redresse ses méprises.
Ainsi, du genre humain le sage précepteur, (3)
De notre entendement sondant la profondeur
Par ses doctes leçons, expliquoit le mystère
D'un agent qui nous trompe et pourtant nous éclaire;
Et consultant cet âge où l'esprit incertain
Pour la raison naissante abandonne l'instinct,
Il vit du jugement la première étincelle
S'échapper de nos sens, naître de leur querelle.
C'est lui qui le premier à la perception
Pour guide en ses progrès donna l'illusion.

Il savoit que le Temps lui livrant notre enfance
Faisoit pour la régler, naître l'expérience,
Inséparable sœur qui toujours disputant
L'arrête à chaque pas, l'explique ou la dément.
Mais des sages d'alors, l'école toute entière
Jugea qu'il encensoit un Dieu dans la matière. (4)
" Quoi " disoient-ils " les sens enchaînés dans leur choix,
Tirent d'un vil instinct de suffisantes loix.
Et le don malheureux de pouvoir se méprendre
Est le titre du poste où l'homme ôse prétendre?
Pour se placer au haut de la création
Il lui faut un prestige, et c'est l'Illusion!
L'âme est donc, à l'en croire, une essence nouvelle,
Moindre que la matière et n'est plus immortelle;
Et faite pour s'éteindre on peut sans l'outrager
Comme œuvre du néant désormais la ranger?
Du Dieu qui la créa c'est blasphêmer l'image
Et corrompre les mœurs sous le manteau du sage! "
Locke ainsi combattu, par l'erreur repoussé
Fut du temple des arts indignement chassé.

N'allons

N'allons pas, pour venger la raison diffamée
De Platon, follement parcourant le Timée (5)
Chercher en un miroir les rayons qu'en naissant
La matière reçoit d'un type tout puissant,
Et de ses attributs honorant notre enfance
Dans la confusion chercher sa ressemblance.
Vouloir que l'ordre en tout, des nombres soit l'effet,
Trouver en un triangle un ensemble parfait
Et réduire au calcul la sagesse infinie.
Pour façonner l'esprit chaque âge eut sa manie.
Epicure cédant à ses penchants divers
D'atomes inquiets, inonda l'univers.
Descartes en deux parts divisant la substance
Apprit que l'une pèse et que le reste pense.
De Monades depuis Leibnitz fut l'inventeur.
Chaque système alors eut un commentateur;
Helvétius posa, franchissant toute borne
Que l'homme, pour penser, devoit tout à sa forme;
Malbranche plus abstrait, en son livre enchanteur,
Conçut, vit, entendit au sein du Créateur,

Sans

Sans matière en tous lieux trouva son apparence
Et, la faisant agir, nia son existence.
Abrégeons le récit de ces songes divers.
Nous jugeons sur des faits, mais jugeons de travers.
Du Dieu qui nous créa, la profonde sagesse
Veut que l'homme à pas lents surmonte sa foiblesse;
Qu'ému sans le vouloir les attraits du plaisir
Et les coups de la peur l'instruisent à loisir,
Et qu'un trouble apparent entraînant son jeune âge
L'ordre un jour lui paroisse être son propre ouvrage (6)
Telle en l'adolescent agit l'illusion.
C'est de la vérité l'utile fiction.
HEUREUX temps de la vie où tout nous intéresse,
Où l'homme essaye et sent sa force et sa foiblesse!
C'est ainsi qu'autrefois une vaine frayeur
Murissoit mon courage en ébranlant mon cœur.
J'étois seul, et suivant une côte riante
Le hazard dirigeoit ma marche nonchalante.
De détour en détour j'avançois sans songer
Que le soir, vers son toit rappeloit le berger.

Et

Et tandis que des champs j'admirois la parure
La nuit vint de son voile attrister la nature.
Alarmé, je portois mes regards inquiets
Vers le point où le jour de ses derniers reflets
Doroit encor le ciel d'une teinte légère;
Et traversant envain les joncs et la fougère,
Je crus, vers la forêt après de longs détours,
Voir au loin d'un château les donjons et les tours:
Mais parmi les débris dont j'atteignis le faîte
Des martres, des renards je trouvai la retraite. (7)
Si rasant l'horizon quelque point lumineux
Ranimoit mon courage en brillant à mes yeux,
Je suivois à grands pas la vapeur électrique
Portant sur un marais sa lueur chimérique.
Si les pins gémissoient sous la presse du vent
C'étoit à mon oreille un monstre rugissant:
La plaine envain de près m'offroit son apparence,
Un pèsant atmosphère augmentoit sa distance;
Et des mêmes ruisseaux encore environné
Je pensois côtoyer un torrent éloigné.

Enfin

Enfin saisi d'effroi, tombant de lassitude
J'allois jusques au jour pleurer ma solitude,
Quand l'écho répétant un chant agreste et doux
Ranima mon espoir en redoublant ses coups,
Et le cri des agneaux qui cherchoient le rivage
M'indiqua le sentier d'un séjour moins sauvage.
L'aurore en l'éclairant vint rendre la couleur
A de riches guérets, à des bosquets en fleur,
Et pour comble de joie au fond du paysage
Je revis ma chaumière et son riant village.
Ainsi d'un cercle étroit parcourant le contour
Revenant sur ses pas l'homme revoit le jour.
Il hésite, il s'engage, il tremble, il se rassure,
De sa force il apprend à trouver la mesure,
Et semblable à l'oiseau qui des bords de son nid
Voit l'espace et d'abord se retire et frémit,
Dès qu'il sent le soutien de ses plumes nouvelles
Il ôse s'élancer et voler de ses ailes.
Mais si la vérité qui nous presse et nous fuit
De l'aurore souvent nous ramène à la nuit

Le

Doit commencer avec la colonne
étant pour un alinéa

Le doute captieux qui la suit à tout âge
Fléau de la foiblesse, est le flambeau du sage;
Et l'homme par ce guide, avant que de blanchir,
Peut seul avec justesse apprendre à réfléchir.
Si d'abord sur l'instinct exerçant sa puissance
Comme un maître bizarre elle régit l'enfance,
Et si l'adolescent qu'elle éclaire à regret
Rarement de ses jeux pénètre le secret,
Plus tard l'illusion poursuivant son ouvrage
De ses déguisements laisse entrevoir l'usage,
Et soulevant son voile avec dextérité
Nous fait, en ses replis, trouver la vérité.
Ainsi quand un effet dont l'œil d'abord s'étonne
Nous représente Iris sous sa double couronne,
Elle prête à Newton le prisme étincellant
Qui va décomposer un subtil élément. (8)
De sa robe avec art divisant la parure
Il compte les joyaux, les rend à la nature.
Dans la tombe où du son les retours imprévus
Semblent rendre Mételle aux soupirs de Crassus,

Mersenne de l'écho dévoilant la naissance (9)
Nous en marque le lieu, le temps et la distance.
Franklin mène à son gré ces traits prompts et brûlants
Que l'Etna, par Vulcain, crut forgés dans ses flancs.
En deux sens Copernic roulant notre planète
Détruit le char brillant du soleil qu'il arrête.
Mais l'homme est encor loin de ces jeux raisonnés;
Aux soucis d'un autre âge ils sont abandonnés:
L'adolescent heureux jouit, sans le connoître
D'un prestige amusant qui ne fait que paroître.
Qu'importe d'où lui vient un sujet de plaisir?
Il s'agit de l'atteindre, ou plutôt le saisir;
De le renouveler s'il s'enfuit, ou s'il cesse
Et de mettre à profit un instant de jeunesse.
Eh! quel mortel pourroit blâmer en son hiver
Ce doux égarement qui m'est encor si cher!
S'il en est, son humeur ne peut être sincère,
C'est de regret qu'il gronde et non pas de colère;
Rarement à cet âge une éclatante erreur
Quelque soit son excès, nait d'un vice du cœur;

Et

Et la scène où s'ouvrit une âme encor novice
Toujours à la mémoire est un lieu de délice.
Quittons un temps prospère, et ce paisible bord
D'où l'esprit étend l'aile et va prendre l'essor.
Laissons l'homme un instant, et suivons sa compagne;
La jeunesse l'appele et l'âge l'accompagne.
Le monde qui l'attend va bientôt déployer
Cet éclat que l'erreur unit à son foyer.
Là, vivent à la fois l'astuce et la prudence,
Et sous les mêmes traits le vice et l'innocence.
Peut-on voir sans frayeur en ces coupables temps
S'avancer dans un cercle un objet de quinze ans.
Qui, la première fois sous les yeux d'une mère
Viënt recevoir l'encens d'une foule étrangère?
Tout s'émeut à l'aspect de ses charmes naissants,
On vante à demi-voix ses attraits rougissants.
Ce murmure flatteur d'une douceur furtive
Chatouille en folâtrant son oreille attentive,
Et son cœur qui palpite a peine à retenir
Un mouvement d'orgueil que trahit un soupir.

L'enfance

L'enfance en son triomphe est encor loin de craindre
Un charme que l'honneur ne semble point restreindre ;
Dans les yeux d'une mère elle voit son appui
Et craint peu l'aiguillon de l'essaim qui la suit.
Mais hélas elle est foible, et n'est point insensible ;
Heureuse si son cœur jusqu'à présent paisible
N'indique imprudemment à son regard distrait
L'adolescent qui l'aime et la touche en secret !
Qui sait en ce moment où son règne commence ;
Où tout prend du plaisir la brillante apparence,
Si son cœur ne reçoit la vive impression
Qui la va tourmenter de son illusion ?
INTÉRESSANT objet aimez, cherchez à plaire ;
Chérissez les vertus, soyez-en le salaire,
Mais apprenez bientôt à quel poste important
Votre sexe à nos yeux vous place en commençant !
Vous présidez aux mœurs, c'est votre premier titre ;
Du goût, du sentiment vous devenez l'arbitre,
Et l'homme, par vos mains lentement façonné,
Vous doit tout le poli qu'il croit s'être donné.

Régnez, c'est la raison qui vous prête ses armes
L'illusion ses jeux, la jeunesse ses charmes !
Sans les craindre écoutez ces censeurs ténébreux
Qui vivent dans l'humeur, et tremblent d'être heureux.
En eux le sentiment entouré d'un nuage
Ne se montre jamais qu'apporté par l'orage ;
Le goût ne leur paroît qu'un sujet d'argument,
C'est le vrai qu'il leur faut, dépouillé d'ornement !
Socrate à la beauté rendit toujours hommage, (10)
Sur l'autel des vertus il plaçoit son image ;
Fidèle ami du vrai sa voix, sans l'affoiblir
Nous le rendoit aimable et savoit l'embellir.
Si du grand Bossuet la morale rigide
Censura d'Eucharis la flamme trop rapide,
Et d'un touchant amour redoutant la leçon
S'il crut voir sous le miel se glisser le poison
Et si, dans ses tableaux son brillant adversaire
Ne sentit point assez le danger de trop plaire
Le tendre Fénélon appaisoit la vertu
En lui livrant nos cœurs par un charme inconnu.

Il sût entrelacer la rose et l'églantine ;
Attacher une fleur au haut de chaque épine,
Et par le seul attrait qui les anoblit tous
Nous rendre nos devoirs plus faciles, plus doux.
Sachez donc distinguer une rigueur sauvage
De la vertu qui n'est ni sombre, ni volage.
MAIS sous ces verds rameaux j'entends Anacréon !
On apporte des fleurs, il en orne son front,
Pour le Dieu des plaisirs il accorde sa lyre ;
Ecoutons les accens d'un aimable délire,
Et qu'un vin clair et frais par ses mains épanché
Nous rende favorable un avenir caché.
Approchez de ces lieux, ô charmante jeunesse !
Votre seule présence inspire l'allégresse,
Connoissez les douceurs d'un heureux abandon,
Et de vos chœurs bruyants soutenez sa chanson. (11)
" Le jour sur cet abri condense sa lumière :
„ Bergères de nos jeux détournez sa ferveur ;
„ La rose sur mon front a perdu sa fraîcheur,
„ D'un disque plus humide ombragez ma paupière !

„ Ah

„ Ah ! je le sens déjà sous vos mains se flétrir !
„ Courez, apportez-moi cette coupe vermeille.
„ Dont le bord se rougit du doux jus de la treille,
„ Que j'y laisse ma peine, ou mon dernier soupir.
„ Ô Nymphes, si jamais telle ardeur vous dévore
„ Au Dieu que vous servez cachez votre tourment !
„ Il murmure au seul nom de celui que j'implore
„ Et la coupe lui plait en vos mains seulement. "
Qui porte vers ces lieux sa tête octogénaire ?
C'est, je le reconnois, l'élégant St.-Aulaire, (12)
Qui vous vient enseigner le seul art de jouir,
Et de goûter sans crime un instant de plaisir.
Sa Muse, dont la voix ne cherche point la gloire
Dans le fleuve d'oubli se contente de boire.
Elle chante avec goût des plaisirs délicats,
La décence la suit et veille sur ses pas ;
Des soucis sur nos fronts elle adoucit les traces.
Et lorsqu'en ses couplets l'esprit s'unit aux grâces
On croit voir les amours lutter avec le temps,
Et les ris réparer les ravages des ans.

Ainsi

Ainsi pour que Momus n'irrite point le sage ;
Que jamais la raison n'en reçoive d'outrage,
Puisse un front révéré dans ces moments heureux
Souvent pour les régler se mêler à nos jeux.
Goutez donc, sans excès, le bonheur d'être ensemble ;
Et consacrez aux mœurs l'instant qui vous rassemble :
Mais bientôt retournez vers un autre tableau,
L'illusion éveille un sentiment plus haut ;
C'est le désir naissant qui porte vers la gloire,
L'espoir de voir son nom au temple de mémoire.
A cet âge innocent ce sentiment confus
A notre âme n'inspire encor que des vertus :
Mais bientôt nous verrons ce redoutable piège
Mener, s'il n'est veillé, d'une main sacrilège
A l'oubli des devoirs, armer la faction,
Et susciter le crime avec l'ambition.
Nourrissez cependant une ardeur généreuse,
Et contemplez du bord cette mer orageuse
Tandis que la jeunesse arrête encor vos pas.
Enviez le bonheur d'un glorieux trépas !

Sur

Sur ce vaste océan si célèbre en naufrages
Il vous faudra bientôt affronter les orages :
Fortifiez vos sens par des soins assidus
Eclairez votre esprit au flambeau des vertus
Et sans crainte laissez flotter votre espérance
Vers ce pôle où l'honneur conduit à la puissance.
Un péril plus certain se présente à son tour :
(Mais à l'âge où j'écris comment parler d'amour !)
C'est lui qui sur des champs arrosés de délices
Fait germer les vertus et qui sème les vices ;
Qui féconde notre âme et fait à sa chaleur
Croître l'honneur, l'esprit, le zèle et la valeur ;
Mais, hélas, trop souvent l'affreuse jalousie
La haine, la fureur, la cruauté, l'envie.
Ô délire, est-ce ainsi que pilote nouveau
Tu prétends diriger un fragile vaisseau ?
L'enfance au gouvernail, les passions aux voiles,
L'illusion en poupe indiquant les étoiles !
Dans ce golphe orageux où distinguer l'écueil ?
La vague en se jouant la dérobe à notre œil ;

Côtoyant

Côtoyant dans l'ivresse une riante plage
Le pilote interdit rencontre le naufrage,
Hâtez-vous d'écarter, sexe aimable et pensant,
Notre cours insensé de ce danger pressant!
Faites luir aux regards d'une ardente jeunesse
Les vertus, l'innocence, et même la foiblesse.
Vos armes sont l'esprit, la beauté, la douceur:
Que vous faut-il de plus pour agir en vainqueur,
Restreindre, ou réprimer les transports du jeune âge
Et nous faire à vos pieds chérir notre esclavage.
Mais si d'un fol amour, n'écoutant que l'ardeur,
Vous nous tendez un piège où se prend la pudeur;
E si dans vos efforts le désir de nous plaire
Se montre sous un front qui se rit du mystère,
Craignez que vous servant d'un trop visible appas
Le mépris loin de vous ne conduise nos pas,
Ou bien (prise aux lacets d'un coupable artifice)
De tomber par nos soins au même sacrifice.
Sachez donc, puisqu'enfin rien n'échappe à l'amour,
Eviter sur vous même un funeste retour,

Et

Et fuyez à jamais l'insipide manie
Qui va faire un métier de la galanterie.
Trop souvent parmi nous le désir de briller
Croyant polir un cœur finit par le rouiller.
On méprise bientôt une ardeur indiscrète
Qui prétend entasser conquête sur conquête,
Et qui sur les débris des cœurs qu'elle a domptés
Met de fades lauriers à grands frais remportés.
S'il vous faut des plaisirs qui peignent la victoire,
J'entends le cor, partez, et disputez la gloire
D'atteindre et de frapper les habitants des bois.
D'une meute savante écoutez les abois,
Pressez votre coursier sur sa fidelle trace;
Pour franchir un obstacle excitez son audace:
L'illusion vous offre, au lieu d'un verd rameau,
La couronne du cerf, du renard le pinceau.
Ou s'il faut à votre âme un plus noble avantage
Allez du tigre affreux insulter le courage,
Jusque dans sa caverne ôsez poursuivre l'ours
Et forcez le lion à défendre ses jours.

Leur dépouille, il est vrai, recueillie avec joie
Ne vous offre pourtant qu'une inutile proie :
Mais un mâle exercice aidant à vous montrer,
Pour d'illustres travaux saura vous préparer.
C'est ainsi qu'unissant l'image de la guerre
A ces jeux où se plait un heureux caractère
Vous verrez le courage avec les sentiments
Naître de vos plaisirs, leurs premiers éléments.
Mais un autre tyran, plus brillant, moins aimable
Se hâte d'annoncer son règne formidable.
Pour nous tromper quel est ce phantôme nouveau ?
C'est d'abord la raison qui nous parle, et bientôt
La liberté s'annonce, et d'une main hardie
Veut rompre les liens qui ressèrent la vie.
Avide de saisir un pouvoir indiscret
La jeunesse aisément se prend à son lacet.
D'un long cours de leçons détestant la contrainte
Elle brise sa chaîne et s'élance sans crainte
Vers ce Dieu séduisant qui sous des mots pompeux
Lui voile les dangers de son ciel orageux :

Mais sans guide, bientôt gémissant d'être libre,
Sur un gouffre sans fond elle perd l'équilibre.
D'un pouvoir spécieux redoutez les écarts,
Espérez ses faveurs, supportez ses retards;
Pour être vraiment libre obtenez la prudence,
Et de vos passions la noble indépendance.
Commandez à vous même et sachez obéir
Au bon sens qui discute et pourtant sait fléchir.
Résistez s'il le faut, mais fier avec sagesse
Opposez la raison au tyran qui la blesse.
MAIS quels sons effrayants font retentir leurs coups?
Quel concours, quel amas s'assemble autour de nous!
Un spectre de son sein se dégage, s'élève,
D'un poing il tient la torche, et de l'autre le glaive:
D'une foule en démence il se dit le pasteur;
On croit voir s'avancer l'ange exterminateur.
Que vois-je! en quels troupeaux choisit-il ses victimes?
Sur tout âge et tout sexe il promène ses crimes;
J'aperçois dans ses fers des vieillards, des enfants,
Ses poignards sont portés par des adolescents: (13)

Par

Par la foudre il prétend allumer un saint zèle,
Qui balance l'outrage, et qui fuit est rebelle :
Il nous annonce un Dieu mû par la passion,
Et son souffle répand la superstition !
A ces traits connoissez le sanglant Fanatisme,
Monstre, qui remplaça l'erreur du paganisme, (14)
D'une sainte ferveur portrait défiguré,
Et d'une tendre mère enfant dénaturé.
Craignons l'enthousiasme à l'âge qui voit l'âme
De glace pour le vrai, pour l'erreur tout de flamme.
Dans un temps moins suspect nous pourrons sans danger
Brûler pour nos devoirs, les remplir, les venger.
A son premier élan l'homme dans le délire
En sa vague pensée incapable de lire
Ecoute aveuglement l'oracle de son cœur,
Ce guide, l'ennemi de son propre bonheur,
Qui souvent généreux, et toujours intrépide
Sans ouïr la raison par instinct se décide.
Connoissez tous les maux que son zèle produit
Dès qu'un fatal amour l'attise et le conduit,

Et

Et que, de son tyran devenu le complice
Il jette le carquois il s'arme du cilice ?
C'est ainsi qu'Héloïse ôsa porter ses feux
Et nourrir dans le cloître un penchant malheureux ;
Ou plutôt que l'on vit la tendre La Valière
Du ciel, qu'elle offensoit, implorer la lumière ; (15)
Et Louis, dans son cœur à l'autel apporté
Enlever son encens à la divinité.
Au sein d'un Dieu de paix goûtez, ombre sensible,
Un repos que l'amour vous rendit impossible ;
Et puissent les malheurs de votre illusion
A nos filles toujours servir d'instruction !
Qu'elles sachent pourtant distinguer l'intervalle
Qui plaça loin de vous votre fière rivale,
Et disent " La Valière eut connu le bonheur
„ Si la Cour n'eut versé son charme empoisonneur
„ Dans une âme en naissant peu faite pour le vice,
„ Et qui dans son erreur rencontra son supplice. ! "
Laissons l'adolescent qui commence à penser
Dans ces premiers tableaux lui-même se placer ;

Pour

Pour compter les dangers des erreurs de votre âge
Descendez en vous-même ô jeunesse volage !
Consultez vos désirs, et voyez quel espoir
Arme votre penchant contre votre devoir.
Prêtez à leur querelle une oreille attentive,
Vous verrez où s'égare une tête trop vive.
Impatients d'atteindre un douteux avenir
Vous ignorez les maux qu'entraîne le plaisir ;
Et, comptant les instants de votre dépendance,
Vous vous lassez des jeux d'une heureuse innocence :
Mais le temps qui paroît ainsi vous éviter
Vous atteignant trop tôt saura vous détromper.
Sa main qui vous prépare une tâche sévère
Vous fera sans tarder boire à sa coupe amère.
Croyez-moi (qui de loin contemple la saison
Où l'erreur en tout sens entoure la raison)
On retrouve parfois en partant de leur cime,
Aux vices, aux vertus une même racine :
Mais le foible bouton qu'il vous faut élaguer
Lorsqu'il germe, n'est point facile à distinguer

Si le même terrain qu'effleure la charrue
Voit croître l'ananas auprès de la ciguë,
Et si le verd rameau qui se couvre de fleurs
De Pomone en croissant n'obtient point les honneurs,
C'est que du Jardinier la coupable ignorance
A négligé la serpe, et mêlé leur semence.
Eclaircissez les fleurs de chaque passion
Ou vous aurez un fruit qui n'est qu'illusion.
QUE ne puis-je revoir le réduit solitaire
Où j'allois recueillir cet avis salutaire,
Dont l'ombrage calmoit mes désirs, mes penchants
Et donnoit à mon cœur l'aménité des champs!
Adisson y venoit, éclairant mon enfance,
Lui prêter sa sagesse et son expérience,
Montaigne en ses leçons m'apprenoit à douter,
La Bruyère à me craindre, et Locke à méditer.
Ô rives de la Meurthe, ô vallon plein de charmes (16)
Puis-je penser à vous sans répandre des larmes?
Dans mon cœur étonné vos bords alors heureux
D'un premier sentiment ont vu naître les feux;

C'est

C'est là que l'amitié, que la reconnoissance
Ont consacré mon cœur à leur sainte puissance ;
Que d'aimables objets (que je ne verrai plus !) (17)
Me donnoient chaque jour l'exemple des vertus.
Hélas de leurs leçons trop tôt perdant l'usage
J'ai fini dans un camp mon court apprentissage,
Et jouet du malheur j'ai, sans ambition,
Par de rudes sentiers suivi l'illusion.
Ah si leurs traits chéris n'étoient plus que mensonges,
Si perdus pour la veille, ils vivoient dans les songes
Puisse l'illusion dans un rève charmant
Pendant un doux sommeil me les peindre souvent.

Fin de la première partie.

ESSAI

SUR LES ILLUSIONS DE LA VIE HUMAINE.

DEUXIEME PARTIE.

Illusions de l'Age mur.

C'EST dans l'âge où le vrai fait sentir son empire
Et commande ce calme où le vrai sage aspire ;
C'est quand le doigt du temps, par un nouvel affront
Sous un poil éclairci vient sillonner mon front,
Et qu'à peine mes yeux se retracent encore
Ce tableau qui s'éloigne, et qui se décolore
Que j'ôse t'invoquer, brillante Illusion !
Attise ton flambeau, jette un dernier rayon
Tandis que d'un effort ma muse susceptible
Peut encor s'exprimer d'un ton mâle et sensible :
Renouvelle en mes vers ces phases qu'à mes yeux
Présentoit autrefois ton orbe radieux.

Non

Non, ce n'est déjà plus ce pouvoir intraitable
Qui couvrant ses desseins d'un voile impénétrable
Entraînoit la raison par de nombreux écarts !
Le temps vient d'émousser la pointe de ses dards ;
Semblable à la beauté qui touche à son automne
C'est par l'art qu'elle cherche à se soumettre l'homme.
Instruit par ses erreurs, moins facile à tromper,
Elle veut le séduire et non pas le dompter.
Si d'abord l'innocence et crédule et sincère
A ses impressions livra son caractère
Des liens de son choix vont bientôt l'enchaîner ;
L'homme apprend qu'il lui faut vaincre pour dominer.
Mais il n'a déjà plus cet indicible charme
Dont l'enfance à son gré nous touche et nous désarme,
La rosée en un jour a terni la fraîcheur
De ce moelleux duvet qui posoit sur la fleur.
Un vernis séduisant lui devient nécessaire ;
La nature peut moins, il faut apprendre à plaire,
Et se jugeant soi-même avec sévérité,
Se montrer, s'il se peut, sous un heureux côté.

Nouvelle illusion, qui nous porte à bien faire,
Art d'agir à propos, de parler, de se taire,
C'est toi qui paroissois diriger sans effort
Ce précoce Sabran, ces modestes Beauffort, (18)
Cette douce Bethune, et qui montras au Ganges
L'ombre de son vainqueur sous les traits de deux anges;
Ces Clives, en un mot, qui presqu'encore enfants
Sous un simple maintien cachoient tous les talents.
Par cet art enchanteur l'Enclos dans sa vieillesse
Des cœurs savoit encor ranimer la tendresse,
Et Boufflers en dépit de ses traits révoltants
Moissonnoit plus de fleurs que n'en donne un printemps.
Telle autour de Louis se forma l'alliance
Du savoir, des talents, du goût, de l'élégance:
On voyoit à sa cour Grammont et Sévigné,
Fénélon, La Fayette, et non moins fortuné,
Ce sage qui trouvoit des hochets pour tout âge;
Fontenelle qui sut toujours en faire usage
Berger et philosophe, éclairé, gracieux,
A trois lustres aux champs, à dix au haut des cieux.

Et

Et toi cher La Fontaine, ami de l'innocence,
Qui me fis le premier discerner l'élégance;
Toi qui dans tes discours bravant la vérité,
Fis parler la démence avec simplicité,
Et nouveau créateur de la race animale
Tiras de son instinct une utile morale;
Toi qui contant sans règle et négligeant ton art
Imitois sans modèle et nuançois sans fard,
Dis-nous où tu puisois cette verve charmante
Dans sa marche toujours facile et nonchalante,
Et quel Dieu t'accordoit son inspiration :
Etoit-ce la nature, ou bien l'illusion ?
Ah c'étoit l'un et l'autre unissant leur langage
Pour éclairer l'enfance et délasser le sage !
Que n'as-tu de Boccace évitant les travers
Ajouté la décence au charme de tes vers ?
La nature souvent délicate et peureuse
Repousse avec effroi la main audacieuse
Qui d'un modeste voile, écartant les replis,
Découvre des attraits faits pour être compris,

Et dès qu'on la dessine, un peu capricieuse
D'un portrait trop fidèle elle semble envieuse,
Et retenant la main qui veut trop l'étaler
Lui dit " indique moi sans vouloir m'égaler." (19)
YVETEAUX se trompa quand sa Muse indiscrète
Mit, au lieu de la plume en ses mains la houlette,
Et pensant de Virgile expliquer le pasteur
Il usurpa le nom de son restaurateur.
Envain berger factice il couroit la campagne
En chantant ses brebis, et sa douce compagne,
Ce foible Coridon n'obtint aucun succès.
Tendre et passionné, rempli de son sujet,
D'un esprit délicat, et d'une âme sensible
Sans doute il auroit plû, s'il eut été possible.
Mais pour toucher les cœurs sa rare fiction
Trop vuide d'intérêt, manquoit d'illusion.
L'œil découvroit bientôt dessous la pannetière
D'une brillante cour le ton et la manière,
Et son air, à Paris, justement admiré,
Au village parut gauche et défiguré.

D'où

D'où vient donc qu'au bon goût ce berger chimérique
Dans l'Idyle en tous temps, fit chérir sa musique ?
C'est que l'illusion de la naïveté
Y mêle l'élégance à la simplicité,
Et qu'en un même objet formant un doux contraste
Elle épargne à l'esprit une course trop vaste.
Mais qu'il reste toujours un être de raison
Cherchant, pour se montrer Théocrite et Maron.
Si pourtant votre goût las de sa voix timide
Vers de plus hauts plaisirs veut un plus noble guide,
Partez, allez fouler les restes d'Illion,
Ou bien vers l'Apenin suivez l'illusion !
Aisément on la trouve aux campagnes de Troye,
Le Tibre avec grandeur à nos yeux la déploie ;
C'est ici le berceau de César, de Caton :
Plus loin qu'on entendit l'éloquent Cicéron,
Que Rome vit Auguste entre Horace et Virgile.
Descendez près d'Antoine une onde plus tranquille,
Et quittant le Cydnus, remontez l'Hélespont ; (20)
C'est là que chaque écho retentit de son nom,

Qu'Homère

Qu'Homère dédaignant les images vulgaires
Enfanta dans son vol tant de nobles chimères.
Pour mieux nous asservir admirez son détour!
Le pouvoir, la sagesse empruntent son secour.
Numa reçoit des mains de la belle Egérie (21)
Ces loix qui vont livrer le monde à sa patrie;
Sylla sert la Fortune et domine en son nom,
Brutus voit un phantôme et Socrate un démon.
Constantin suit une ombre à l'entour de Bizance:
Et ce signe vainqueur, étoit-ce une apparence?.... (22)
D'un esprit élevé nobles illusions
Qui rapprochant les temps, les lieux, les actions
Sur les sites fameux où l'on vit les deux Romes
Nous font encore entendre et revoir leurs grands hommes!
MAIS si votre heureux sort vous retient dans vos murs,
S'il vous offre des biens et plus chers et plus surs,
Et si loin du fracas des tempêtes publiques
Vos jours filent au sein de vos Dieux domestiques,
Il est un art trompeur dont les charmes puissants
Rassemblent en un point tous les lieux et les temps.

L'illusion

L'illusion du bruit fuyant l'inquiétude
Vient souvent sur nos pas chercher la solitude
Et d'un monde sordide abandonnant les fers
Trouve dans la pensée un nouvel univers.
C'est ainsi qu'au Parnasse une Muse propice
Aux efforts de l'esprit sourit avec délice.
A sa voix une noble et vive illusion
Remplit de ses trésors l'imagination.
L'âme alors s'élevant au sublime langage
Dans un heureux transport entreprend son ouvrage,
Et méditant son thême au silence des bois
Célèbre dignement et les Dieux et les Rois.
Premier hochet du sage, illusion suprême
Dont l'unique douceur est l'oubli de soi-même,
Qui nous promets des mains de l apostérité
Quand nous ne serons plus le laurier mérité,
Et qui dans le présent n'offre de récompense
Que le souris moqueur de la vaine ignorance,
Quel charme inconcevable, ou quel ressor secret
Sans objet soutient donc ton puissant intérêt?

Quoi

Quoi Milton, dans l'oubli terminant sa carrière
Aveugle et délaissé chante encor la lumière; (23)
Le Tasse malheureux dans le bannissement
En combattant la faim triomphe du croissant;
Chassé par les Chrétiens des portes de l'aurore
Camoëns dans ses vers veut les venger du Maure,
Et leur Muse asservie à flatter des ingrats
S'obstine et va semer d'autres fleurs sous leurs pas?
Ah, c'est que d'un beau feu la séduisante flamme
A sa douce chaleur développe notre âme,
La tire en l'éclairant, de ce sommeil profond
Qui retenoit l'essor de son germe fécond,
Et même en s'éteignant lui laisse une étincelle
Toujours prête à briller d'une clarté nouvelle!
Clio à sa naissance empruntant cette voix
Sût donner aux humains et des Dieux, et des Lois,
Et portant sa merveille au trésor de mémoire
Sous des traits attachants leur présenta l'histoire.
C'est ainsi que d'abord des siècles écoulés
Elle atteint, ou croit voir les termes reculés;

D'un

D'un peuple en son enfance anoblit l'origine
Et mêle aux vérités la fable qui domine.
Rappelant du passé l'heureuse fiction
Elle vante les mœurs des beaux jours d'Halcyon;
Du mal qui les suivit elle peint la naissance,
Ote à l'homme déchu sa première innocence,
Livre son héritage aux monstres, aux brigands
Et fait par des héros combattre ses tyrans.
S'approchant de nos jours d'une voix plus discrète
Elle devient du vrai la fidèle interprète,
Quitte l'allégorie, et son pinceau savant
Tire de la raison son unique ornement: (24)
Elle cède à sa sœur ces siècles héroïques
Dont l'aurore se prête à des songes lyriques,
Et dès lors dédaignant la fable en son déclin
Nous peint Montmorency, Bayard et Duguesclin,
Et toi des Chevaliers, et des Rois le modèle
Ennemi généreux, mais amant peu fidèle
C'est en te contemplant que sa page autrefois
Pour la guerre et l'honneur formoit les vrais François!

Mais

que les Gerin au fond de ses Jardins

MAIS quoi, des visions de la philosophie
N'avons nous pas vu naître et fleurir Uranie?
Ces sages que l'Attique en de riants jardins (25)
Vit longtems étonner le bon sens des humains
Ne cherchant que le vrai dans leurs extravagances
Apprenoient à penser, et formoient les sciences.
Il falloit qu'à pas lents l'erreur se dissipa,
Et pour former Newton que Platon se trompa.
Des astres chaque jour la naissante lumière
Aux portes du levant commençoit sa carrière.
Le soir rendoit Phœbus aux soupirs de Thétis.
Par de feints mouvemens les sens étoient surpris;
Le ciel rouloit sur nous, mais une main habile
Devoit naître des temps pour le rendre immobile.
Que dis-je le hazard devoit en cent façons
Aux jeux de l'apparence ajouter ses leçons.
Il falloit que Pomone au pouvoir de Cybelle
Abandonna l'objet d'une haine immortelle
Pour qu'un sage parvint à saisir sur le fait
La nature enfantant d'un systême parfait,

Fruit

Fruit tardif, et qui vint dévoiler les mystères
De ce confus dédale où s'égaroient nos pères.
REVÉREZ ces talents, et le vaste savoir
Qui démontrent de Dieu le suprême pouvoir :
Mais n'allez pas toujours vous soumettre à l'empire
De ce peuple inquiet qui dans tout prétend lire.
Il est d'autres attraits pour le goût et l'esprit
Qui par d'habiles mains leur disputent le prix.
Telle est l'illusion d'une vive peinture
Qui créant de vains corps, trompant sans imposture
Et par le sentiment asservissant le trait
Mieux que tout par l'erreur aide au charme du vrai.
Ah pour bien raisonner de sa douce puissance
Il faudroit, amoureux, avoir connu l'absence,
Et posséder encor le gage délicat
Qu'en secret une belle en partant nous livra !
C'est ainsi qu'arraché des pieds de ma maîtresse,
En de soudains tranports d'amour et de tristesse
Loin d'elle j'adorois sur l'ivoire animé
Ce souris, ces beaux yeux dont je fus enflammé.

Oubliant

Oubliant l'art trompeur qui m'offroit tant de charmes
La glace se mouilloit de mes brûlantes larmes
Et mes lèvres pressant un portrait séducteur
Déroboient à l'absence un moment de bonheur.
PLUS prompte en son effet la douce mélodie
Doit à l'illusion des accens pleins de vie,
Et sur un chant suave élevant ses accords
Elle ébranle à son gré de sensibles ressorts.
Mais pour séduire un cœur il lui faut de Minerve
Etayer le langage et réchauffer la verve.
C'est envain qu'assemblant des tons harmonieux
Elle invite au plaisir et préside à nos jeux.
L'élan qui nous étonne est plutôt une ivresse
Qui portant sur l'instinct réveille l'allégresse
Qu'un transport remplissant l'imagination
De ce vif intérêt qui meut la passion;
A moins que de Belford la forme enchanteresse (26)
Sur la harpe, au flambeau ne porte avec noblesse
Un bras majestueux, un coude éblouissant,
Et n'offre de soi-même un tableau ravissant;

Ou que de son regard la langueur éloquente
Guidant ses doigts légers sur la corde tremblante
Au défaut du doux son qui retient son essor
N'ajoute à son murmure un plus sensible accord.

Je sais que de nos jours un auteur fort célèbre (27)
Exposant par des sons une scène funèbre
Crut avoir démontré que son art tout puissant
Pouvoit, sans le poëte, atteindre au sentiment :
Mais il faut à mon âme une Alceste mourante,
Une Antigone en pleurs, ou Didon suppliante
Pour y développer le sentiment profond
Qui n'attend pour mouvoir, que la touche du son.
Quelques mots suffisoient au divin Pergolèse,
Inspirés par le sens d'une sublime thèse,
Pour peindre la détresse et le cri déchirant
D'une mère éplorée et d'un fils expirant.

De ces arts réunis, dans les beaux jours d'Athène
Nacquirent autrefois Thalie et Melpomène,
Muses que tour-à-tour le sage a censuré,
Cultivé, combattu, mais toujours admiré.

Leur

V. 257 Je sais que d'Apollon [illegible]
Par des [illegible] [illegible]

V. 265 [illegible]
[illegible]

21.

Leur voix suivant les temps folle, sage ou pieuse,
Etablit, de nos jours, l'école dangereuse
Où le goût s'évapore en maximes d'amour
Et dont les foibles fruits ne subsistent qu'un jour.
Si d'abord au théâtre une grossière écorce
Couvrit avec peu d'art une impuissante amorce
La lyre au son confus d'un fol égarement
Fit bientôt succéder l'esprit, le sentiment;
La Grèce vit Eschyle, Euripide et Sophocle (28)
Peindre à grands traits Electre, Hyppolite, Etéocle;
La satyre y promit de séduisants succès
En prêtant à Phormis ses redoutables traits,
Et sans distinction, sans crainte, et sans scrupule
Osa par ses bons mots frapper le ridicule.
Les beaux arts négligés en des siècles grossiers
Depuis en se rouillant souillèrent leurs lauriers,
Et par le triste jeu d'un auguste mystère
Mirent indécemment Melpomène en prière
Quand d'un monde inconnu le brillant Shakespear
Evoqua Caliban, Ariel et Prosper,

Et

Et Corneille d'un ton fier autant que sublime
Etala dans Cinna son esprit magnanime :
C'est alors que Molière, ami de la raison
D'une muse barbare épura le jargon ;
Et qu'un heureux effort sur la scène tragique
Rappela dans les chœurs la méloppée antique.
Enfin Quinaut, peut-être en inspirant Lulli
Eut rendu notre estime au théâtre amolli
Si la danse y portant des images trop vives
N'eut souillé leurs concerts de ses grâces lascives,
Et si la volupté, dans leurs douces chansons
Ne faisoit à longs traits respirer ses poisons.
TEL est cet appareil que le peuple idolâtre
Et près de son abus le danger du théâtre.
Par ce douteux mélange un aimable talent
Qui demande à la fois le feu du sentiment,
Un esprit enrichi des trésors de l'histoire ;
Un port noble, la voix, la beauté, la mémoire
Voit encor parmi nous, sous le nom d'histrion,
Son adepte chargé d'humiliation :

Et tandis que Regnard, Crébillon et Voltaire
Recevoient en public un laurier populaire
Dont les mains d'un acteur aidoient à les couvrir
Lekain avec Clairon se voyoient avilir (29)
Chez les grands, par le peuple, au temple, dans les rues
Pour un instant qu'en scène on les portait aux nues.
Je conviens qu'au chauffoir l'honneur a rarement
Trouvé près des vertus un gîte permanent
Mais par le préjugé le fait nous en impose
Nous observons l'effet et négligeons la cause.
Estimons un talent qui charme nos loisirs,
De l'Anglois imitons les généreux plaisirs:
Garrick étoit reçu chez les grands, chez le prince
Non comme un histrion rebut de sa province
Mais en homme à talents, en savant, en ami.
Farren vint à la cour sous le nom de Darby;
Seddons que l'Angleterre estime, aime, regrette
De Leeds, de Buckingham frequentoit la toilette
Et ses mœurs triomphaient du mépris peu fondé
De l'art qui sut tirer des pleurs du grand Condé.

C'est

C'est ainsi qu'un acteur se respectant soi-même
Nous fait par sa conduite honorer Melpomène ;
Et qu'un mélange heureux sur de brillants portraits
Du charme des beaux arts sait rassembler les traits.
MAIS c'est assez vanter cette école savante
Qui nous offre des mœurs une image vivante,
Et qui dans son miroir sauroit les redresser
S'il ne montroit l'attrait qui porte à les blesser.
Reprennons un instant cette tâche sévère
Qui de l'esprit humain annonce la misère.
Si de l'illusion j'ai chanté les bienfaits
La vérité l'exige, exposons ses forfaits.
DU sceau qu'en tous les cœurs imprima la nature
L'homme en se corrompant vit naître l'imposture.
Poussé par le besoin d'appaiser son auteur
Il dressa le trépied d'un idole menteur
Qui taillé sur sa forme et pétri de ses vices (30)
Dans ses adorateurs choisissoit ses complices.
Mais si comme autrefois notre siècle orgueilleux
A Delphes ne va plus interroger les Dieux,

Des

Des sages de nos jours la funeste science
Encor plus loin, peut-être a poussé la démence.
L'antiquité du moins, sincère en son erreur
Abordoit en tremblant la Pythie en fureur,
Et d'un souffle empesté recevant les oracles
En leur obéissant y voyaient des miracles.
Mais que faut-il penser de ce monde égaré
Qui dépeuplant le ciel sans se croire inspiré
Fit fumer sans pudeur un encens adultère
Sur l'autel de ces Dieux qu'il traitoit de chimère,
Et de toutes ses loix ordonnant l'abandon
En la répudiant adoroit la raison?
Que diront nos neveux en lisant notre histoire?
A tant d'égarement pourront-ils jamais croire
Sans penser que proscrits par un autre Atilla
Les arts s'étoient enfuis d'un chancelant état;
Que du nord débordé les barbares puissances
Avoient éteint chez nous le flambeau des sciences,
Ou qu'un nouvel Omar avoit pour l'Alcoran
Nourri de leur recueil un bucher dévorant.

Savants

Savans ôsez l'entendre, et vous sages le dire,
Le savoir en ce siècle enfanta le délire; (31)
Et nos mœurs apprendront que tant d'égarement
Fut d'un vol trop hardi le juste châtiment.
Qu'après avoir sondé l'abîme de l'espace,
Réglé l'élan des cieux, des corps pesé la masse,
Dalembert déclarant la guerre à son auteur
Prétendit les priver de tout régulateur;
Que des jeux du hasard analysant la chance
L'atroce Condorcet en fit sa providence;
Que l'envieux Fourcroy, secondant leurs travaux,
Voulut décomposer les Dieux dans ses fourneaux.
Quoi, découvrant cet art dont la vertu première
Pour former un grand tout disposa la matière,
Si parfait, si constant, si sûr en ses effets
Ces insensés nioient Dieu qui vit à jamais!
Sublime Bossuet, ont-ils su vous répondre
Quand vos doctes écrits déjà pour les confondre
Leur disoient " qu'avec Dieu tout cesse un seul instant,
„ Et tout dans l'univers meurt éternellement. "

Mais

MAIS je vois l'ignorance aux pieds de la fortune
Plus vile en ses travers et non moins importune,
Qui par de vains projets enflammant son espoir
Se promet sous son aîle et richesse, et pouvoir.
Que d'indiscrets mortels s'écrasent sous sa roue!
De leur chûte en fuyant la cruelle se joue,
Sa main qui les repousse, et n'a rien accompli
Leur laisse pour partage et la honte et l'oubli.
Voyez ce courtisan qu'un vil orgueil dévore
Veiller près des grandeurs, y dévancer l'aurore,
Et par d'affreux sentiers poursuivant le bonheur
Se flatter de l'atteindre au sein de la faveur.
Nul lien, nul devoir ne sauroient le distraire
" Il tente l'Achéron si le ciel est contraire; " (32)
Un fantôme inquiet semble suivre ses pas
Dont sans cesse il attend la vie ou le trépas.
Quelle est à ses côtés cette habile intrigante
Qui pour le seconder nuit et jour se tourmente,
Et bravant la censure avec impunité
Obtient tant de succès par l'importunité?

Un

Un commerce honteux de faveurs mercenaires
De Thémis devant elle ouvre les sanctuaires,
Et le prince abusé par sa touchante voix
Croit servir l'innocence en outrageant les loix.
Hélas que son triomphe est mêlé d'amertume !
Le mépris qu'elle inspire en secret la consume,
Et le temps chaque jour ternissant sa fraîcheur
Détruit l'illusion dont vivoit sa faveur.
Près du trône pourtant qui tous deux les attire
Le bonheur a-t-il donc établi son empire ?
On diroit, s'approchant de ces augustes lieux
Que son image brille et vit dans tous les yeux.
Des vertus, des devoirs l'édifiant langage
Paroît à chaque bouche être en commun usage ;
On exhale en soupirs la sensibilité ;
Tout retentit du nom de la fidélité.
La vérité pourtant se rit de ma surprise
Et frappant tout-à-coup un cadre qu'elle brise,
Quel horrible tableau succède à tant d'éclat ?
De Caprée en plein jour je vois le scélérat (33)

*417. Mais qu'un poeta [illegible]

[illegible]

422 [illegible]

[illegible]

Tout [illegible]

La vêt te pourtant [illegible]

Et frappant tout-à [illegible]

Quel horrible tabl[illegible]

De Caprée en plein [illegible]

Qui

Qui du haut des grandeurs se plongeant dans la fange
De ses sales plaisirs m'offre l'affreux mélange.
S'il s'arrête tout tremble, un lâche délateur
Livre Rome et l'Etat à sa noire fureur.
Le " Salomon du Nord " à son tour se présente (34)
En prince, en philosophe, en héros qui m'enchante :
Mais bientôt dévoilé sans foi, sans loi, sans cœur,
D'un père furibond je vois l'imitateur.
C'est alors qu'en esprit posant dans la balance
Mon état dépendant et l'entière puissance
Satisfait de mon sort je rends grâces aux destins
Qui des vaines grandeurs lui ferma les chemins.
Heureux qui sans gémir dans l'infâme misère
Voit briller loin de soi les maîtres de la terre,
Et caché dans la foule en un heureux milieu
Ignore les travers d'un rang qu'il connoît peu.
Laissons un favori sur un appui si mince
Dans sa triste splendeur ramper près de son prince ;
Qu'un autre à la Fortune élevant des autels
Echappe, s'il le peut, à ses revers cruels :

Ou

Ou qu'il aille à l'appât d'une chance propice
Nuit et jour du hazard épiant le caprice,
Attendre en frémissant d'un as, ou d'un sonnet
L'opulence d'un prince ou le sort d'un valet;
N'épuisons pas ici cette source féconde
Des crimes, des fléaux et des larmes du monde:
De ces tristes effets détournons nos regards,
Et de l'illusion déplorant les écarts
Voyons, dès qu'elle unit l'honneur à la sagesse
Comme elle agit en nous sans crime et sans foiblesse;
Et mettant à profit l'audace et la valeur
Par quels nobles moyens elle excite un grand cœur.
C'est à toi brave Cook d'attester sa puissance;
Ton savoir, tes vertus, tes malheurs, ta constance,
Si souvent célébrés par des talents divers
Ne dédaigneront pas l'hommage de mes vers.
Rappèle nous toi-même un bienfait qui t'assure
A jamais le beau nom d'ami de la nature:
Non comme l'exigeoit ce bizarre écrivain (35)
Qui sous ce noble titre épanchant son venin

Sembloit

Sembloit ne raisonner que pour la contredire,
Ou lui donner des loix au gré de son délire :
Mais par ton grand courage et ta simplicité,
Par l'ardeur de bien faire et par la vérité.
Il me semble te voir au haut de ta montagne (36)
D'un regard attendri parcourir la campagne
De cette isle où tes soins venoient de partager
Les trésors du jardin, du champ et du verger.
" Oui ! " disois-tu les yeux remplis de douces larmes
„ De ces hommes nouveaux j'ai vaincu les alarmes ;
„ Le sauvage à nos loix pliant sa liberté
„ Et jugeant de nos arts par leur utilité,
„ Va couvrir de mes dons ces campagnes amies.
„ La génisse déjà bondit dans ces prairies,
„ Avant peu le berger, au son du chalumeau,
„ Vers l'étable le soir conduira son troupeau.
„ On verra ces rochers se couronner de pampre,
„ Et cette onde putride où s'embourbe le cancre
„ Epurée en son cours au travers des guérets
„ Abandonner son lit aux épis de Cérès ;

„ Le

„ Le père à son enfant apprenant notre histoire
„ Célébrera mon Roi, bénira ma mémoire ! "
Hélas ce doux moment de tendre effusion
N'étoit qu'un songe heureux brillant d'illusion !
Pour tout prix des efforts d'une vertu si rare
Il succomba bientôt sous une main barbare. (37)
Ô mânes d'un grand homme appaisez vos douleurs,
Vos assassins pour vous ont répandu des pleurs,
Et partout où l'esprit accorde son hommage
A la candeur, au zèle, à l'honneur, au courage
Votre nom toujours cher, et toujours regretté
Passera d'âge en âge à la postérité.
Mais que veulent de moi ces cohortes barbares !
De nos bandes j'entends les bruyantes fanfares :
A ces sons qui devroient exciter la terreur
Quel charme décevant glisse au fond de mon cœur !
Quelle ivresse soudaine ôte de ma mémoire
Tous les maux attachés à l'éclat de la gloire,
Enflamme mon ardeur au bruit de ces coursiers
Et rend mon âme encore avide de lauriers ?

Oui

Oui, je vole à vos sons éclatantes trompettes ;
Pour disputer le prix, soldats mes mains sont prêtes ;
Marchons, et que mon bras puisse encore une fois
Exercer sa valeur pour la cause des Rois !....
Ô pouvoir inconstant quoi déjà tu m'échappes ?
De quel ressouvenir faut-il que tu me frappes !
Hélas tendre compagne,, enfants infortunés
Vers un père insensé je vois vos bras tournés :
A mon humble foyer votre amour me rappèle,
C'est là que du bonheur est l'image fidèle....
Ah ne poursuivez pas ce cruel entretien !
Craignez de dissiper l'erreur qui me soutient.
Le Dieu qui me conduit, que votre douleur touche
Par ces mots consolants vous parle par ma bouche.
" La gloire qu'il poursuit sur vous doit rejaillir
„ Qu'il vous laisse un beau nom avant que de vieillir ;
„ Pourquoi faut-il ainsi que votre âme foiblisse ?
„ Des Rois qu'il va servir connoissez la justice ;
„ Si pour eux il affronte un trépas glorieux
„ Osez tout espérer de leurs soins généreux ! "

Ainsi

AINSI l'illusion, poursuivant sa chimère,
Croit bientôt rassurer les craintes d'une mère.
Efforcez vous de grâce, objets intéressants
De fonder quelqu'espoir sur ces mots impuissants.

Fin de la seconde partie.

ESSAI

SUR LES ILLUSIONS DE LA VIE HUMAINE.

TROISIEME PARTIE.

Des derniers prestiges de l'Illusion

JUSQU'AU haut de son cours j'ai suivi la carrière
De l'astre qui nous voit errer à sa lumière
Tandis que d'un prestige à peine dissipé.
Le jeu charmoit encor mon esprit détrompé.
Ma plume remplissoit une tâche facile ;
Je puisois en moi-même à la source fertile
D'où coulent sans repos nos peines, nos plaisirs,
Nos craintes, notre espoir, nos regrets, nos désirs.
Mais il faut déviner les moments où je touche,
Et marchant dans la nuit ma Muse s'effarouche.
Elle craint de hâter en voulant pressentir
Ce soir que le néant dispute à l'avenir,

Et

Et voudroit reculer un âge tout de glace
Qui ne sauroit longtems se cacher sa disgrace,
Contente de trouver la consolation
Dans les derniers tableaux qu'offre l'illusion.
Mais je vois à son aide accourir la mémoire
Qui lui vient répéter sa séduisante histoire,
Et cherche à rapprocher le peu d'heureux instants
Que le sort répandit sur le cours de nos ans.
Trompant ainsi l'ennui par une erreur nouvelle
Le néant du passé saura triompher d'elle.
Tout plait dans ses tableaux, tout, jusques au malheur!
Ce qui n'existe plus connoit-il la douleur?
Ah moi-même aujourd'hui qu'un sort cruel exile
Et qui depuis vingt ans ne connois plus d'asile,
Moi, qui vis ma patrie en ses emportements
Séparer de mon nom celui de ses enfants,
Malgré tant de forfaits, malgré tant d'injustice
Mon cœur à son nom seul palpite avec délice,
Et caressant la main dont je suis repoussé
Je me sens de son poids plus ravi que blessé!

* V. 21 Trompant [illegible] pour [illegible]
Le passé [illegible]

Mais pourquoi renoncer à la douce espérance ?....
Ah n'attendons plus rien de sa vaine assistance !
A quoi bon encenser un reste de pouvoir
Qui vit parmi les pleurs et trompe par devoir ?
A l'homme en son printems prodiguant sa tendresse
Il se tait ou s'enfuit au cri de la vieillesse,
Et son dernier bienfait languit dans un tableau
Où l'amitié répand des fleurs sur le tombeau.
Si la lente vieillesse est la seconde enfance
Rendons lui les hochets qu'inventa l'innocence ;
Ces jeux que la raison semble désavouer
Sont les seuls que sans crainte elle osera louer.
J'aime à voir Scipion sur le bord du rivage
Chercher avec Lelie un frêle coquillage.
Tel le bon La Fontaine avouoit, vieillissant
Qu'on pouvoit l'amuser par des contes d'enfant. (38)
Revenez temps heureux d'une aimable folie
Et rapprochez du soir le matin de la vie !
Voyez-vous ce marmot espiègle et malin
Qui s'avance vers vous la béquille à la main ?

Charbonnant

Charbonnant son duvet et ridant son visage
Avec grâce il se rit des fléaux de votre âge.
Accueillez son caprice, encouragez ses jeux,
La gaieté rajeunit et vous sied à tous deux.
Ainsi dans votre enfance ami de la vieillesse
Vous alliez mendier une douce caresse.
J'AIME encor à fouler les bords de ce ruisseau
Qui par deux ais flottants me portoit sur son eau;
Frappant son foible cours d'une rame légère,
Je pensois découvrir une rive étrangère
Ou sous des points nouveaux, hardi navigateur
Je plaçois à mon gré le pôle, et l'équateur.
J'étois loin de penser en ces moments propices
Que bientôt arraché de ces lieux de délices
J'irois, vrai fugitif, en des climats divers
Sur un château volant fendre le sein des mers,
Rencontrer les rayons du brûlant écliptique,
Et laisser loin de moi l'un et l'autre tropique :
Ou par l'illusion d'un trompeur élément
Voir en longs traits de feu bouillonner l'océan, (39)

Les poissons fendre l'air, le souffle des baleines
En gerbes élancer de brillantes fontaines,
Et ces trombes, joignant le ciel avec les eaux
Pomper le sein des mers dans leurs affreux canaux.
Hélas quand du sommet de la côte riante (40)
Qui resserre la rive ou la Meurthe serpente
Et dont un pampre frais ombrage le couchant
Je crayonnois la ville où finit son penchant,
Retraçant le lointain du vallon magnifique
Qui donnoit à ses bords une teinte magique
Je bornois l'univers à ce proche horizon
Et le reste pour moi n'existoit que de nom
Mais déjà le cocher de sa verge pliante
Excitoit les chevaux et la prison mouvante
Qui devoit m'arracher à cet heureux séjour.
La terre alloit m'ouvrir la moitié de son tour,
Le camp qui m'attendoit montroit déjà ses toiles,
Le batelier sa rame, et le nocher ses voiles.
Je partis pour ces monts dont les spacieux flancs
Enfantent l'avalanche, et lancent les torrents,

Et porté de leur pied jusqu'aux plaines Belgiques
Du Rhin je parcourus les rives romantiques
Gravissant leurs rochers hérissés de châteaux
Reposant sur une isle, ou plongeant dans ses eaux.
Depuis au beau jardin de l'humide Angleterre
J'allai voir ses vaisseaux s'élever sur la terre, (41)
Des parcs au sein de Londres ombrageant des palais
Et son fleuve bordé de flottantes forêts.
Par un coup du destin entraîné vers l'aurore
Je côtoyai les champs que l'oranger colore,
Et pénétrai le sein du rocher merveilleux
Qui se rit de la foudre et menace les cieux.
De là j'osai du Maure aborder le rivage
Souffrir son insolence et mépriser sa rage,
Et d'Hercule fuyant le dangereux détroit
Vers les mers où l'on dit qu'Athalante régnoit
Je suçai le nectar de cette isle fameuse
Où Renaud s'oublioit près d'Armide amoureuse
Et dont le pic aigu dispersant son ardeur
Par sa neige éternelle étonne l'équateur.

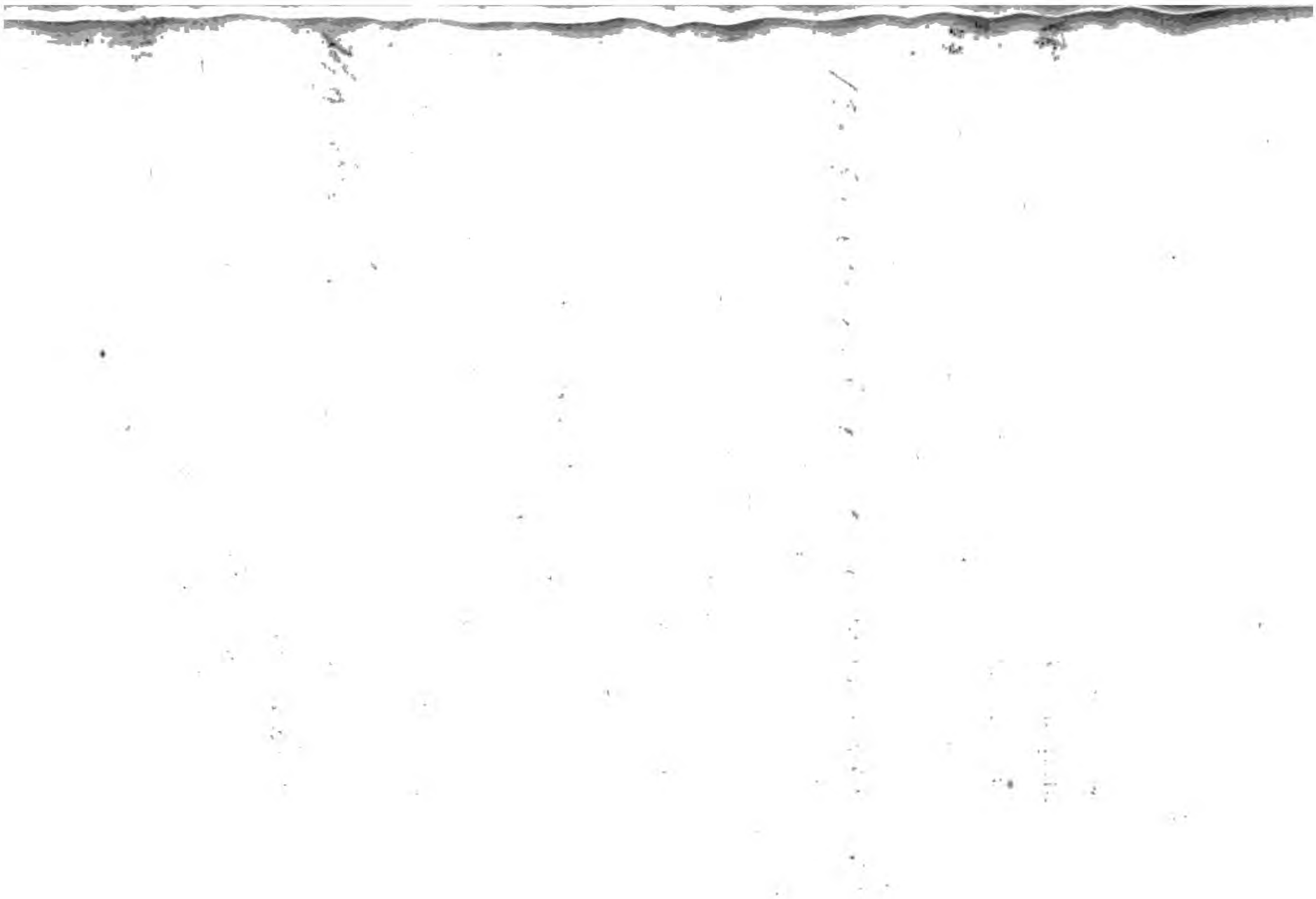
Abandonnant

Abandonnant alors les étoiles de l'ourse
Vers les bords africains je poursuivis ma course
Et de ce roc affreux que l'enfer a vomi (42)
Un instant je touchai le rivage maudit.
Bientôt la proue au vent, le soleil sur nos têtes
Nous cinglons vers ce Cap où règnent les tempêtes :
De sa table la nuit nous voyons le niveau :
On s'arrête, on revire, un pêcheur hottentot
Interrogé décrit ces dangereuses plages
Et montrant leurs rescifs, compte autant de naufrages.
Nous atterrons pourtant sous ce pâle rocher
Limite de la terre et l'effroi du nocher.
Le salpêtre enflammé proclame notre joie :
Sans doute qu'à ce bruit, abandonnant sa proie
Le serpent de son nid rechercha le couvert,
Le tigre en frémissant s'enfuit vers le désert,
Les lions étonnés dans leurs antres rugirent
Et du cri des vautours les forêts retentirent.
Sur le sable élancés un moment étourdis
Nous traînons pesamment nos membres engourdis

Notre

Notre corps sans aplomb sur nos pieds se balance,
Mais bientôt sur un char nous volons vers Constance, (43)
Où d'un Muscat nouveau le jus délicieux
Nous tient lieu de parfums pour rendre grâce aux cieux.
Sous la treille aussitôt l'un d'entre nous se lève
Et remplissant un ver de sa brillante sève,
" Amis, offrons, dit-il (sans oublier les Dieux)
„ Une libation aux héros de ces lieux!
„ C'est ici que Vasquez illustra sa carrière
„ Et du riche orient nous ouvrit la barrière.
„ Combattu par les vents, repoussé par les flots
„ Rien ne put rebuter ses hardis matelots.
„ En de mêmes dangers imitons leur audace,
„ Comme eux soyons unis en voguant sur leur trace.
„ Buvons! que nous importe une mer en courroux?
„ Mélinde nous attend, et l'Inde est devant nous. "
TOUT le monde applaudit et l'on boit à la ronde.
Bientôt l'on appareille et l'ancre quitte l'onde;
Du sol noir et pierreux que peupla le forban
Comme une étoile au loin nous voyons le volcan;

Et



Et rasant les débris d'une lave fumante
Nous cueillons en passant la canne succulente
Qui d'un verd pâle et frais tapissé leur fourneau.
De mangue et de goyave on charge le vaisseau; (44)
Du vaste giraumond la poupe se couronne,
Chaque mât de papaye et d'atte se festonne,
Et nos paniers remplis de jaks et de cocos
Nourrissent avec nous les habitants des eaux.
Enfin, malgré les vents, nous discernons Mélinde:
Mélinde, si c'est l'isle où s'avançant vers l'Inde (45)
Gama pour un instant connut en liberté
Le repos, l'abondance et l'hospitalité;
Calipso, si l'on cherche un asile où les grâces
De l'amour inconstant suivent toujours les traces.
Mais qu'importe son nom? si l'on pût l'oublier
Paris se souviendra toujours de St.-Janvier!
LECTEUR impatient, je vous entends me dire
" Jusqu'aux bornes du monde allez vous nous conduire;
„ Par leur nom de Ceylan nous compter les joyaux,
„ Ou les perles que l'huitre enfante sous les eaux,

„ Et

„ Et puis de ses forêts étalant les richesses
„ De leurs troncs épicés nous classer les espèces? (46)
„ N'allez pas jusqu'au Gange étendant vos récits
„ Au Caucase en passant nous laisser tout transis!
„ J'ai lu de Tavernier tous les contes frivoles:
„ Il dit vrai, selon vous, et j'en crois vos paroles.
„ Mais pour fixer mon âme il faut un autre attrait,
„ Parmi tant de tableaux, elle exige un portrait,
„ Et veut que la nature offrant sa ressemblance
„ Joigne le sentiment à la magnificence.
„ Mon œil enfin se lasse et se sent étranger
„ Près d'un fleuve sans nymphe et d'un bord sans berger,
„ Et repoussant au loin ces richesses stériles
„ Cherche un cours moins désert et des champs plus fertiles.
„ Tel en un lieu riant le tombeau d'un pasteur
„ Repoussé d'un trait sombre un espoir imposteur,
„ Ou bien en son tableau le peintre avec adresse
„ Dans un groupe introduit les traits de sa maîtresse."
Eh quoi, serois-je atteint de cette illusion
Qui d'un esprit usé flatte la passion?

Si

v. 173 Ensuite de ses bois étalant les

vers 178 il dit vrai selon vous soit, j'en

Si narrer trop longtems est déjà mon partage
Pour ma muse éconduite ah quel triste présage !
Envain de sa marotte elle veut s'affranchir,
La mémoire l'emporte et peint sans réfléchir.
A vos règles pourtant elle sera fidèle
Vers une tendre amie, elle-même m'appèle,
Et ramène les temps et cet heureux hazard
Qui conduisit Choiseuil sur les bords de la Saar. (47)
Je pense encore errer au frais de son rivage
Auprès d'elle cherchant dans un sombre bocage
Les témoins de l'amour dont Nassau soupiroit,
Et l'art ingénieux dont sa main décoroit
L'asile fortuné de deux âmes sensibles
Ces grottes, ces rameaux dont les ombres paisibles
Offroient à chaque pas le tendre monument
D'un soupir, d'un regard, d'un mot, d'un sentiment.
Nos cœurs de ces objets prompts à saisir l'emblême
Se disoient, par nos yeux, c'est ainsi que l'on aime !
Ah c'est, je le sens bien, par un tel souvenir
Que l'âge se déguise un funeste avenir

Et

Et que près du couchant l'homme jouit encore
Par un heureux retour d'un rayon de l'aurore.
Mais craignez cependant qu'un tableau dangereux
Ne fasse aux sens flétris briller d'indignes feux.
On respecte les ans, mais ce front qu'on révère
Révolte s'il caresse une folle chimère,
Et si les vains éclats d'un flambeau qui s'éteint
Portent sur un corps sec et qui touche à sa fin.
Si le besoin d'aimer domine encor votre âme,
Attisez sans rougir une plus chaste flamme;
Qu'elle ranime en vous le feu de l'amitié
Et charme d'un long cours la fâcheuse moitié.
Désormais sans mélange et par l'âge épurée
L'estime en sait marquer la force et la durée,
Et mis à la raison l'amour insidieux
N'entre plus dans nos cœurs sous son nom spécieux.
Ce n'est pas, cependant que l'austère sagesse
Blâmant avec rigueur un reste de tendresse
Défende qu'un objet autrefois plein d'attraits
Ne vous laisse plus tard l'empreinte de ses traits.

Puisse cette amitié plus sainte, plus aimable
En moi de Philémon réaliser la fable
Et nourrir mon hiver de ce fruit délicat
Qui jadis à l'amour ne servoit que d'appat.
De ces deux sentiments l'alliance sincère
Prête à tous leurs rapports un nouveau caractère.
Ainsi du haut des monts deux torrents élancés
S'unissent dans les airs contre leurs flancs brisés.
L'un a puisé ses eaux dans une source pure,
L'autre roule mêlé d'or, de fer, de souillure,
Et tous deux en tombant arrachent à grand bruit
La fleur avec la tige, et l'arbre avec le fruit.
Mais sitôt que leur onde avec un doux murmure
En un lit émaillé serpente avec mesure,
A nos prés desséchés elle rend la fraîcheur,
Le pampre qui la suce en reçoit la vigueur
Et nos champs fécondés par sa douce influence
En des épis nombreux enfantent l'abondance.
Tel est ce bon vieillard, autrefois amoureux,
Aujourd'hui plus qu'ami, mélange de tous deux,

Qui, le ver à la main, veut ce soir sous la treille
D'un hymen fortuné se rappeler la veille.
Le crépuscule avance et son cœur veut jouir
D'un reste de clarté qui va bientôt tarir.
Entouré des objets qui charment sa vieillesse
Il laisse aller son âme au gré de sa tendresse :
De son doux esclavage il recompte les ans
Et croit voir se rouvrir les fleurs de son printems.
Il en bénit les fruits, et l'objet grave et sage
Qui se plaint tendrement de cet antique hommage.
Envain elle s'agite et voudroit épargner
Un reste de raison qui semble s'éloigner.
Que va penser de lui cette troupe rusée
Qu'à ses dépens peut-être il a trop amusée ?
Pardonnez, chère épouse, à son cœur échappé !
Quel, d'entre vos enfants un instant s'est trompé
A l'essor indiscret d'une erreur passagère ?
Ils voyent dans la joie un époux, un bon père
Cédant à la nature, et cet âge glacé
Montrer du sentiment le trait ineffacé.

Dans cet heureux transport il règle le partage
Des succès assurés dont il sent le présage.
Ses enfants vont paroître et leurs charmes naissants
Les sauront sans effort porter au plus haut rang.
Pour flatter sa chimère est-il rien qui l'étonne ?
Sa fille est à ses yeux digne d'une couronne ;
Un fils va surpasser en amour, en valeur,
Ce qu'à fait de plus haut " le Chevalier sans peur " ; (48)
L'autre déjà muni de calme, de prudence
A l'instar de Molé soutiendra la balance ;
Un troisième subtil, symétrique et profond
Saura se signaler sur les pas de Newton.
Heureux si sous ce voile, où brode son délire,
Le temps n'aiguise pas sa faulx pour le détruire :
Ou si comblé d'ennuis par des enfants ingrats
Il n'a vu sous son toit croître des scélérats !
Mais non ! de ces travers les exemples sont rares
Quand prodigues de soins, et de rigueurs avares
Leurs guides en réglant des partages égaux
Savent à la prudence asservir leurs travaux.

Pourquoi

Pourquoi faut-il pourtant, auguste Bienfaisance !
En parlant de l'erreur évoquer ta présence
Et risquer d'arrêter en tes pieuses mains
Les dons que tu tendois aux perfides humains ?
Irais-je t'affliger par l'affreuse peinture
De ces cœurs dont la glace outrage la nature,
Qui sans reconnoissance étalant leurs besoins
Dès qu'ils sont soulagés se narguent de tes soins ?
Oserais-je toucher au sacré caractère
De souverain, de maître, ou d'époux, ou de père,
Et lui rendant suspect la plainte et le malheur
Crainte d'ingratitude endurcir un bon cœur ?
Ah que plutôt cent fois dupé par l'imposture
Il aide de son crime à combler la mesure !
Faites beaucoup d'ingrats (c'est le destin des Rois) (48)
Et souffrez que leur cri vous séduise une fois ;
Ou d'un penchant sordide attendez la misère
Et d'un monde indigné le jugement sévère.
Que servent les regrets d'un trop crédule amour ?
Un bienfait prodigué porte en soi son retour ;

Si c'étoit une erreur, faites votre partage :
Choisissez les travers du méchant ou du sage !
Que votre illusion soit l'aveugle bonté
La froide indifférence, ou la cupidité.
Vous balancez ? eh bien choisissez l'avarice,
Et vos plus grands succès feront votre supplice !
Voyez ce corps étique au teint blême, aux yeux creux,
Qui sur nous en passant lance un regard affreux.
Son esprit rétréci, rongé d'inquiétude
N'eut jamais qu'un attrait, qu'une sollicitude.
La mort vient d'enlever à la fleur de ses ans
Une fille, l'appui de ses pas chancelans
Envain sa piété, ses tendres soins, ses charmes
D'un père, en s'éteignant, attendoient quelques larmes,
La main d'une pressante et dure illusion
Ferme en lui tout accès à la compassion.
Sur l'or qu'il entassa tout son amour retombe ;
Ce monstre décharné sur le bord de la tombe
A peine s'aperçoit qu'une si sainte main
N'est plus là pour guider son regard incertain,

Pour soigner sans repos sa forme dégoutante
Et reculer l'horreur d'une mort effrayante.
HATONS nous d'écarter cet horrible tableau
De l'hiver de nos ans déplorable fléau !
Qu'un autre rassemblant les maux qui nous menacent
Les unisse d'avance aux frissons qui nous glacent ;
Le sage sans foiblesse et sans aspérité
Soutient la solitude et la caducité ;
Dans un sombre sentier il marche avec prudence
Et contre les ennuis s'arme de patience.
Recourez à l'étude, et s'il faut vous tromper
Par de graves hochets sachez vous dissiper.
Donnez au firmament une forme solide,
Platon, l'antiquité vous serviront de guide ; (49)
Inventez pour vous seul un systême profond
Qui sappe l'édifice érigé par Newton,
Et du côté du pôle entassant la matière
Abaissez l'équateur à l'ordre de St.-Pierre !
Allez en un fourneau supposant un trésor
En de vils éléments chercher un monceau d'or ;

D'un

D'un cercle nuit et jour calculant la surface
Tachez en un carré de renfermer l'espace ; (50)
Ou si la politique ébranle l'univers
Dressez en vos foyers ses trophées et ses fers !
MAIS plutôt que le vrai fixe encor votre hommage ;
D'un puissant architecte analisez l'ouvrage,
Et dans ses profondeurs jettant quelque clarté
Faites de sa sagesse adorer la bonté.
La terre sous vos pieds en miracles abonde.
Souvent l'illusion semble régir le monde,
Et soudain renversant l'ordre qui règne aux cieux
D'un astre imaginaire elle éblouit nos yeux.
Vers le pôle étonné je vois s'enfuir l'aurore,
La glace hyperborée à ses feux se colore :
Orion, au levant semble alonger ses bras,
Jupiter arrêté revenir sur ses pas.
Promenant vos regards dans les célestes plaines
Expliquez doctement ces divers phénomènes.
Dites qu'un faux soleil est un feu refracté,
Ou bien que l'autre aurore est l'électricité ;

Prononcez

Prononcez l'horizon une fausse mesure
Et d'un centre apparent corrigez l'imposture.
Vos enfants tout surpris d'un si profond savoir
Presseront vos côtés pour entendre et pour voir :
A leur intelligence épargnez trop d'obstacle,
Soyez clair, et dès lors vous serez leur oracle,
Et d'un nouveau tribut ornant vos cheveux blancs,
Vos élèves seront fiers d'être vos enfants.
Un jour vous les verrez loin des plaisirs futiles
Servir l'état et vous par des travaux utiles ;
Ils sauront (de leur sort si telle est la rigueur)
Surmonter l'indigence et braver le malheur. (51)
MAIS que dis-je, pour vous quels instants de délices
Quand après un long cours de pénibles services
Vous croirez retrouver en les reconnoissant
Vos traits et vos vertus transmis en votre sang.
Contemplez ce soldat tranquille en sa chaumière
Refroidi par les ans, blanchi dans la carrière.
Depuis longtems son âme ignore le plaisir ;
Etre exempt de souffrance est son humble désir :

Il veut pourtant revoir un fils qui sur sa trace
Prétend sous le mousquet égaler son audace :
Telle est encor l'attente où son cœur se complait.
Il arrive l'embrasse, et n'est point satisfait.
De l'emploi de son temps il lui demande compte :
A le questionner comme sa bouche est prompte !
A-t-il de quelque ville assailli les remparts
Ou d'un chef illustré suivi les étendarts ?
D'un long siège a-t-il pu soutenir la misère ;
Il demande de tout un récit bien sincère.
L'adolescent se dresse et d'un air orgueilleux
Lui décrit d'un assaut le combat périlleux.
De la mine c'est lui qui fit partir la mêche,
Et lui seul a planté le drapeau sur la brèche.
Le vieillard à ces mots lève son front ridé,
Prête une oreille avide, ouvre un œil décidé,
Et la main sur le cœur s'aperçoit qu'il palpite.
Chaque mot le saisit, le transporte, l'agite ;
Son bras croit retrouver un reste de vigueur
Et voudroit à l'instant signaler sa valeur :

Mais bientôt vers son fils un retour de tendresse
Vient humecter ses yeux, et lui rend sa foiblesse,
Content de son image, en cette illusion
Il éprouve un instant de consolation.
Heureux quand le secours que sa voix nous ménage
Chasse ainsi les regrets, et l'ennui d'un grand âge,
Et d'un feu presqu'éteint ranimant la chaleur
Rend un souffle de vie au mouvement du cœur.
Mais hélas des humains le destin trop sévère
N'accorde pas à tous le bonheur d'être père!
Tel d'un hymen gênant redoutant le lien
Pense toujours pouvoir se passer de soutien,
Et dans le cercle obscur d'une troupe grossière
Finit parmi ses gens sa stérile carrière.
Tel autre à nous guider appelé par le ciel
Consacre tout son être à ce point essentiel,
Et son zèle animé d'une foi sainte et pure
Pour le bonheur d'autrui renonce à la nature.
MAIS pourquoi le compter? il est père en effet.
De la manne céleste il répand le bienfait;

L'orphelin

L'orphelin est son fils, et la veuve sa fille,
Il voit près des autels sa nombreuse famille.
Ah plutôt consolons ce père infortuné
Qui traînant dans l'oubli son être suranné
Survit à ses enfants et dont l'âme est ouverte
Au cruel sentiment que lui laisse leur perte.
Contre un vain désespoir que peut l'illusion?....
Viens éclairer son cœur, Sainte Religion!
Elève ta bannière, et ta voix consolante,
Il bénira bientôt le sort qui le tourmente.
Touche ses yeux, fais lui contempler dans les cieux (52)
Ces objets de ses pleurs, calmes et radieux,
Plaignant son long exil du sein de la lumière
Et montre lui, près d'eux, au bout de sa carrière
La place qui l'attend à l'ombre de la croix.
Tout change, ce n'est plus une erreur qu'il en croit;
La vérité descend, l'éclaire, le console,
Chasse loin de son lit un fantome frivole,
Et des bords de la tombe adoucissant l'horreur
Rend ce cœur paternel digne du Créateur.

Tel

TEL au sein du Jura vers la fin de l'automne
Le chasseur emporté loin de son humble chaume
Poursuivant du chamois les élans dangereux
Traverse des rochers les sommets et les creux,
Et se trouve le soir sur la cime chenue
D'un mont âpre et désert qui se perd dans la nue,
S'il voit soudain bondir son ennemi léger
Franchir le précipice, échapper au danger,
Triste et morne il s'arrête et contemple avec peine
L'espace qui si tard l'éloigne de la plaine.
C'est envain qu'il résiste aux fougueux aquilons,
La neige sous ses pas entasse ses flocons
Et sans avoir atteint l'objet de sa poursuite
La nuit vient l'arrêter quand il songe à la fuite.
Tels on nous voit atteindre au déclin de nos jours
Ce terme où nous courons par tant d'âpres détours,
Attirés par l'appât d'une trop vaine image
Et saisis sans retour par les glaces de l'âge.
Si vers nos premiers pas nous portons nos regards
Leurs traces en tous sens indiquent nos écarts,

Attristés

Attristés par le vrai, charmés par l'apparence,
Jouissant du passé, séduits par l'espérance,
Rarement le présent satisfait à nos vœux.
S'il se montre propice, un sentiment douteux
Aussitôt sur son miel verse une goutte amère
Qui corrode et flétrit sa douceur passagère.
L'âme ôse à son bonheur à peine se livrer,
En un songe charmant elle croit s'égarer
Et craignant le réveil sa foible certitude
Ne jouit un instant qu'avec inquiétude.
Comme une ombre légère un vrai bonheur s'enfuit,
L'illusion renaît, le reste se détruit.
TERMINONS ces tableaux et changeons de langage.
Approchant de la fin d'un pénible voyage
L'illusion nous laisse à l'ombre des cyprès,
Et d'un prochain départ ordonne les apprêts.
Des neuf sœurs à son cri voyez-vous les alarmes,
L'amitié qui nous vient consoler par des larmes,
Les lauriers se sécher, les grandeurs aux abois,
Et la mort qui s'empresse et triomphe à sa voix?

Son

Son éclat se ternit, un nuage la couvre,
J'entends ses derniers mots, et la tombe qui s'ouvre.
" Ô vous dont j'ai souvent adouci les douleurs
„ Si vous trompant toujours, j'ai semé quelques fleurs
„ Sur le sentier pénible où le sort vous entraîne
„ Quittez en ce moment un guide qui vous aime ;
„ Invoquez l'Espérance, aimez la Vérité,
„ D'un pas ferme au tombeau marchez à sa clarté ! "

FUYEZ, foibles humains, des maux imaginaires,
Et mettez à profit ceux qu'il faut endurer :
Ainsi que les plaisirs ils peuvent égarer,
Ou, si j'ai bien parlé, devenir salutaires.

Fin de la troisième et dernière partie.

Epilogue.

C'est ainsi que ma muse en sa changeante page
A retracé l'erreur qui nous berce à tout âge.
Dans ce simple crayon si l'opposant au vrai
De tous deux elle a fait un fidèle portrait,
Je n'ai point, l'exposant, un fol espoir de plaire;
Du temps que j'ai séduit, j'ai reçu mon salaire,
Il a hâté pour moi son essor languissant
Et j'ai su réprimer un regret impuissant.
Telle est l'illusion qui dicta mon ouvrage,
Maint poëte applaudi plus savant fut moins sage,
Et tel qui mieux instruit se rit de mon travers
Obtint moins de succès par de plus heureux vers.
Puissent bientôt leur chant m'être moins nécessaire
Et ma voix sans cadence, éloquente et sincère
Loin d'un camp détesté saluer ce séjour
Où trois êtres charmants invoquent mon retour.

EPILOGUE.

Où sous l'œil d'une jeune et touchante compagne
Qui croît dans les vertus, que l'honneur accompagne
L'enfance se rappèle et cherche à prononcer
Un nom qu'elle chérit dès qu'elle sut penser.
Ah si ce doux tableau n'a rien de véritable,
Si l'amour qui l'inspire est une utile fable
Que la raison suggère et qu'invente l'espoir,
Ô Vérité supprime un funeste devoir!
De mon esprit déçu laisse agir la chimère;
La vie en la perdant ne sauroit m'être chère.
Mon cœur ne connoît point les stoïques vertus
Qui portent nos désirs vers des biens inconnus.
D'un sentiment profond je chéris la tendresse
Si sa voix me soulage et soutient ma foiblesse,
Et bien loin de planer sur ce sommet glacé
Où l'orgueil semble voir le vrai bonheur placé
Puissais-je nourrissant une erreur consolante
Jusqu'à mon dernier jour en charmer mon attente,
Ou ne dire du moins qu'à sa conclusion
Avec Locke expirant "TOUT EST ILLUSION!" (53)

FIN.

NOTES.

(1) Mme. de Tervenu, née de Boursier. La femme la mieux instruite que j'aie connue.

(2) Vers 14. Boileau. Art poétique. Chapitre Ier.

N. B. Dans le reste de l'ouvrage, lorsqu'une note paroîtra nécessaire après la première, le chiffre qui indique le vers servira de renvoi.

(3) Locke.

Vers 51. Cependant Aristote avoit déjà avancé que les idées nous parviennent par la voie de nos sens. Condillac a depuis développé la même doctrine d'une manière plus précise.

(4) Vers 58. Locke eut l'inadvertance de dire dans son Essai sur l'entendement humain, qu'il ne voyoit pas pourquoi l'on affirmeroit que Dieu n'a pas le pouvoir de faire penser la matière. Cette erreur provenoit de l'idée magnifique qu'il s'étoit faite de la Toute Puissance Divine. Au reste tout son ouvrage prouve qu'il n'a jamais prétendu favoriser le matervalisme.

Vers 72. Locke fut expulsé de l'Université dont il étoit membre, pour un écrit politique dans lequel il a considéré les engagements réciproques du peuple et du souverain. Mais il est à présumer que ce qui détermina un très-grand nombre de docteurs contre lui, fut le souvenir de ses théories méthaphysiques sur les idées innées, qui en effet mal saisies, ont produit cette école de *Libres Penseurs*, dont les principaux sont Shaffsburry, Bolingbrobe, Pope, Collins, Whiston, Tindal; personnages dont (à l'exception de Pope) on a tout oublié, excepté malheureusement leur doctrine.

(5) Vers 74. Timée étoit disciple de Pythagore, et Platon en a fait le principal interlocuteur du dialogue dont on donne ici le résumé.

Vers 83. Les partisans d'Epicure (du nombre desquels étoit Horace) assuroient qu'il étoit sage dans sa volupté, et qu'il bannissoit tout excès de son école. Les Pères de l'Eglise en ont jugé différemment en condamnant sa doctrine, et l'auteur ne croit point devoir de réparation à ce philosophe.

Vers 90. Helvétius est le premier des philosophes du XVIIIe. siècle qui leva hautement le masque. Il affirma hardiment que l'homme doit toute son intelligence à sa conformation extérieure. *De l'Esprit. Pages* 2 & 3.

Vers 91. Traité de l'imagination du Père Malbranche.

(6) Vers 102. Cette théorie, qui me paroît fondée sur l'expérience la plus constante, établit le libre arbitre dans le sens le plus étendu que l'on puisse lui donner.

(7) Vers 122. Ce petit incident m'arriva à-peu-près tel qu'il est ici décrit, sur la lisière de la Forêt Noire, en Souabe, où l'on rencontre une espèce de Fouine que les paysans appelent Martre et qui est d'une très-belle fourrure.

(8) Vers 168. Décomposition de la lumière et théorie des couleurs.

NOTES.

Vers 172. Il y avoit, dit-on, dans le tombeau de Metella, femme de Crassus, un écho qui répétoit cinq fois les sons.

(9) Vers 173. Le Père Mersenne est le premier qui ait déterminé la position du point de répercussion et la distance nécessaire pour que le son ne soit pas absorbé dans le son même.

Vers 176. Théorie de l'Electricité.

(10) Vers 241. Voyez le Banquet de Platon.

Vers 246. Lorsque le Télémaque parut, Bossuet écrivit à son neveu que c'étoit un ouvrage " peu digne d'un prêtre " Quelque soit la rigueur de cette critique, la postérité a blâmé comme lui la vivacité de la peinture des Amours de Télémaque et d'Eucharis.

Vers 250. J'ai retrouvé depuis la même idée dans Ovide.

" Et choisit si du peuple il redoute le crime
„ Pour appaiser les Dieux la plus belle victime.
„ De trop plaire tel est quelque fois le danger!"

Méthamor. Liv. XV. Philos. de Pythagore.

(11) Vers 268. Ode VIII d'Anacréon. La dernière pensée est un peu détournée de celle de l'original.

(12) Vers 282. Le marquis de St.-Aulaire, bel esprit du siècle de Louis XIV et ami de Mme. la duchesse du Maine. Il faisoit à l'âge de 80 ans des vers dignes d'Anacréon ; qu'il n'a jamais publiés.

(13) Vers 412. On a remarqué que presque tous les grands crimes occasionnés par la superstition et le fanatisme, ont été commis par des jeunes gens.

(14) Vers 418. Le fanatisme a produit peu de crimes chez les Romains, et de là vient que les ennemis de la religion chrétienne prétendent attribuer cet excès à l'esprit de cette religion. Mais qui n'en connoit les effets chez les Celtes, chez les premiers Grecs et les Indiens de l'ancien et du nouveau monde ?

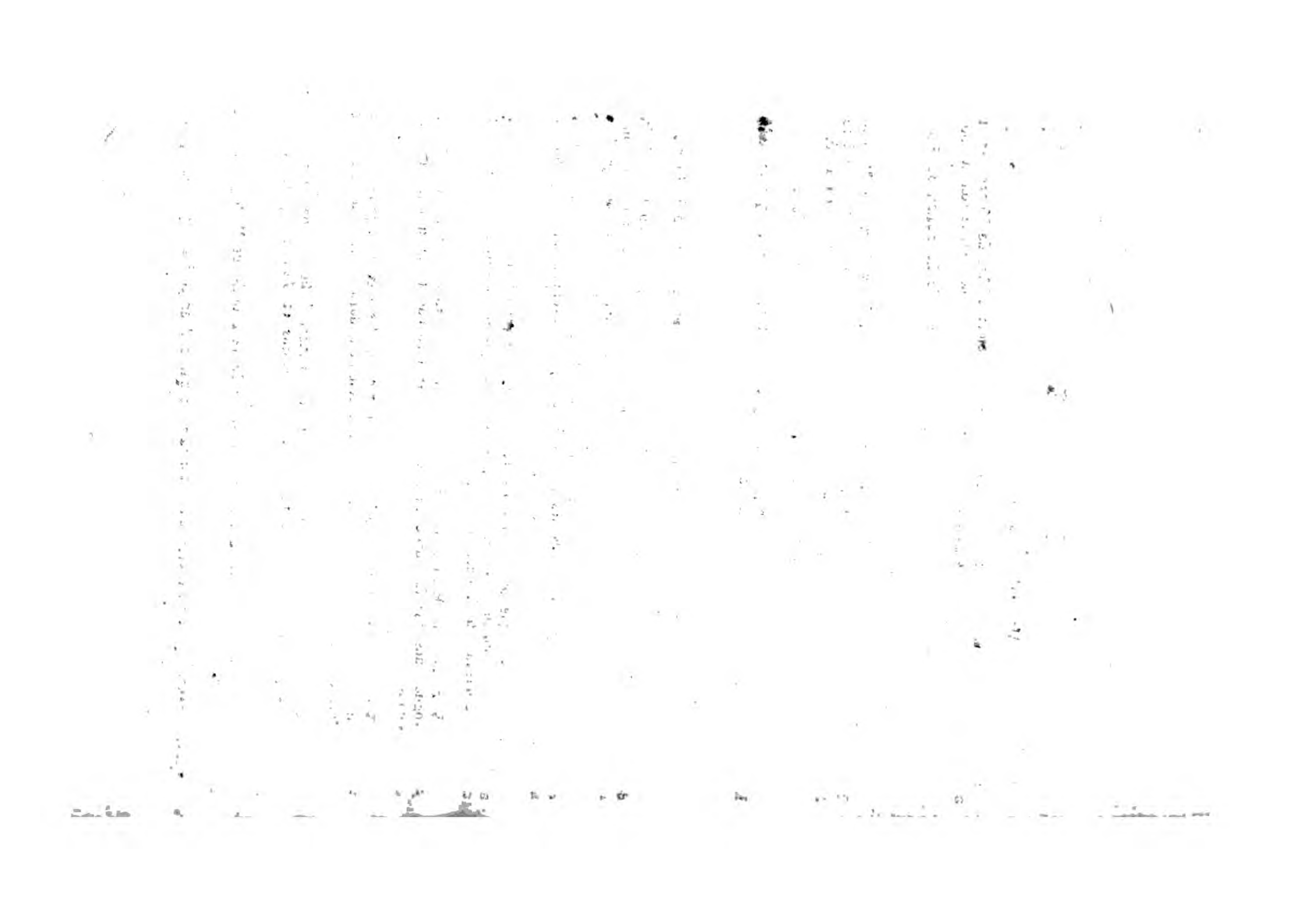
Vers 422. Imitation de La Fontaine.

" L'homme est de glace aux vérités
„ Il est de feu pour le mensonge."

(15) Vers 438. Il est ici question de la première entrée de Mme. de La Valière aux Carmélites : à la seconde elle quitta véritablement le monde.

Vers 446. Mme. de Montespan.

(16) Vers 489. La Meurthe, rivière de Lorraine, qui prend sa source dans les montagnes des Vosges et qui se jette dans la Moselle, à deux lieues de Nancy.



(17) Vers 495. Une mère et deux sœurs.

(18) Vers 36. Le jeune comte de Sabran que j'ai connu à l'âge de 16 ans, étoit aussi instruit, aussi aimable et plus retenu que la plupart des hommes le sont à 30.

Vers id. Les filles du marquis de Beauffort, ancien officier de la maison du Roi.

Vers 37. La dernière duchesse de Sully.

Vers 39. La comtesse de Percy, née Clive; et sa sœur Lady Harriette Wynne. Mylord Clive (que l'on prononce Cleive en anglois), leur grand père, est considéré par les Anglois comme le conquérant de l'Inde. Ces deux dames y étoient en 1800.

Vers 41. La fameuse Ninon de l'Enclos a fait des passions à l'âge de 60 ans.

Vers 43. Le chevalier de Boufflers, agréable poëte du dernier siècle, quoique très laid, passoit pour être très-favorisé des dames.

Vers 45. Louis XIV.

Vers 48. La marquise de la Fayette, auteur du roman de la princesse de Clève.

Vers 50. Fontenelle composa des pastorales dans sa jeunesse; et fit son traité de la doctrine de Descartes, intitulé *la Pluralité des Mondes* dans un âge avancé. Dans une lettre qu'il écrivit à Voltaire, il lui dit qu'il falloit " des Hochets pour tout âge. "

(19) Vers 76. Les imitations trop parfaites dans les arts ne réussissent point; c'est ce qui a causé le peu de succès des figures en cire, qui révoltent par leur perfection même.

Vers 77. On sait que le singulier des Iveteaux voulant rétablir la bergerie, gardoit au printems les moutons à sa campagne, vêtu en berger de Théâtre. C'est le sujet d'une des Comédies de Thomas Corneille.

(20) Vers 111. La Rivière Cydnus, sur laquelle Plutarque rapporte que Marc Antoine vogua dans une fête avec Cléopâtre, lui vêtu comme le Dieu Mars et elle comme Vénus.

(21) Vers 117. Numa Pompilius feignoit de recevoir les loix qu'il proposoit aux Romains de la Nymphe Egerie qu'il prétendoit consulter dans la solitude d'un bois qui lui étoit consacré.

Vers. 119. Sylla le Dictateur avoit une entière confiance à la Fortune, dont il se croyoit le favori. Il nomma son fils et sa fille *Faustus* et *Fausta*, pour la leur propitier.

Vers 120. Brutus crut voir un fantôme la veille de la bataille de Philippy qui lui annonçoit sa défaite.

Vers id. Socrate prétendoit avoir un demon familier qui lui donnoit des leçons de sagesse.

NOTES.

Vers 121. Lorsque Constantin bâtit les nouveaux murs de Bizance, il prétendit voir un génie qui marchoit devant lui et qui lui marquoit l'étendue que devoit avoir la nouvelle ville.

(22) Vers 122. Le miracle de l'étendart de la Croix que Constantin crut voir dans le ciel avec l'inscription *In Hóc Signo Vinces* n'est je crois point canoniquement établi. C'est cette vision surnaturelle qui le détermina à mettre la religion chrétienne sur le trône, et c'est à elle que l'Europe doit ses loix, ses mœurs et sa civilisation.

(23) Vers 154. Paradis Perdu.

Vers 155. Jérusalem délivrée.

Vers 158. Lusiade Camoëns relégué aux Indes, fut même exilé de Calicut.

(24) Vers 184. Henri IV.

(25) Vers 195. Les Jardins de l'Académie.

Vers 210. " Dans sa retraite Newton étant assis dans un jardin vit des pommes tomber „ d'un arbre. C'est ce mouvement qui lui indiqua le grand principe de la Gravitation. "

Dictionnaire Mathém. de Hulton. Article Newton.

(26) Vers 249. L'honorable Mme. Carleton, née Belford, qui périt malheureusement en traversant la Manche. C'étoit une des plus belles femmes de l'Angleterre. Elle jouoit de la harpe et ne chantoit pas.

(27) Vers 257. Heydn qui composa une pièce de musique où il prétendit exprimer les derniers moments du Sauveur sur la Croix sans aucunes paroles.

Vers 266. Le Stabat de Pergolèse.

(28) Vers 281. Eschyle, auteur de la tragédie des Sept Chefs devant Thèbes. Le sujet est le même que celui de la Thébaïde de Stace.

Vers id. Euripide, auteur de la tragédie d'Hyppolite. C'est le sujet de Phèdre, de Racine.

Vers id. Sophocle, auteur de la tragédie d'Electre, que Voltaire a imitée.

Vers 284. Phormis et Epycharme, poëtes siciliens, qui composèrent les premières comédies où l'on trouve une action régulière.

Vers 292. Personnages de la comédie de la Tempête.

(29) Vers 316. Voyez les Lettres de Mlle. Clairon au Margrave d'Anspach et autres.

Vers 328. La comtesse de Darby, autrefois Mlle. Farren, actrice célèbre du théâtre de Covent Garden.

Vers 329. La célèbre Mme. Seddons qui n'a jamais été égalée sur la scène angloise. Elle étoit reçue et recherchée dans la meilleure compagnie de Londres.

Vers 332. On sait que le Grand Condé versa des pleurs d'enthousiasme à la première représentation de Cinna lorsqu'Auguste s'écrie " ô siècles ô mémoire &a.

(30) Les anciens Druides et les Brames qui subsistent encore et qui se consacrent au culte immédiat d'un idole, sont dès cet instant réputés par les Gentils identifiés avec la Divinité même, ils partagent l'encens qui est lui offert, et les prières du peuple leur sont adressées aussi bien qu'au faux Dieu dont ils font partie

(31) Vers 374. Mohee-u-Deen, philosophe de la Secte des Sophis de Perse, a dit figurativement que l'armée de Pharaon n'avoit pas péri dans la mer de l'erreur mais dans celle du savoir.

Vers 378. D'Alembert, Euler et La Grange ont résolu les premiers le problême des Trois Corps auquel La Place doit ses belles découvertes dans l'astronomie physique.

Vers 382. Condorcet a composé un traité très-savant sur l'art de conjecturer. C'est d'après ce principe mathématique qu'il a prétendu résoudre plusieurs questions métaphysiques, qui l'ont conduit à son ouvrage sur la perfectibilité de l'entendement humain.

Vers 203. On se rappèle la conduite de Fourcroy envers son célèbre émule Lavoisier.

(32) Imitation *si nequeunt superos, achcronta moveto.*

(33) Vers 432. L'Empereur Tibère.

(34) Vers 437. Nom que Voltaire donna à Frédéric II.

Vers 439. Voyez les Souvenirs de Thiébaut.

Vers 440. Frédéric Guillaume, père du précédent. Voyez sur son caractère les mémoires de sa fille, la Margravine d'Anspach.

Vers 445. Il est difficile de ne point imiter lorsqu'on dit des choses ordinaires. Agamemnon dit la même chose dans l'Iphygénie de Racine.

" Heureux qui satisfait de son humble fortune &a. "

(35) Vers 471. Rousseau.

(36) Vers 477. Voyez le voyage de Cook dans la mer pacifique, c'est sur une montagne d'une des Isles Amies qu'il jouissoit d'avance du fruit de ses travaux. Je n'ai fait que traduire son soliloque.

(37) Vers 498. Dans l'Isle d'O-Wee-Hee, une de l'archipel des Sandwich.

(38) Vers 48. " Et moi-même
„ Au moment où je fuis cette moralité

NOTES.

„ Si Peau d'Ane m'étoit conté
„ J'y prendrois un plaisir extrême."

La Fontaine. Fables.

(39) Vers 72. On sait que l'illumination du sommet des vagues lorsqu'il se brise pendant certaines nuits dans les climats chauds, provient d'animalcules ou de la putridité des poissons morts.

(40) Vers 77. La côte de Marzeville d'où l'on voit le beau vallon de Nancy et les montagnes des Vosges qui le terminent.

Vers 91. Les Alpes.

(41) Vers 98. Par le moyen des canaux à écluses, sur lesquels on voit en certains lieux les navires se croiser passant l'un au dessus de l'autre.

Vers 102. La côte de Portugal.

Vers 103. Gibraltar, dont les fameuses excavations naturelles et artificielles sont comptées parmi les merveilles de l'Europe.

Vers 105. Tangers, dans le Royaume de Maroc. Les Chrétiens ne peuvent guères y aborder sans être insultés.

Vers 108. Dans une isle imaginaire qui a pourtant donné son nom à la mer atlantique.

Vers 109. Ténériffe; la principale de celles que les anciens appeloient les Isles Fortunées, et célébrée par le Tasse qui en a fait le théâtre des Amours de Renaud et d'Armide.

Vers 112. Le baron de Humbolt qui a été récemment jusqu'au haut du pic, assure que la pierre blanchâtre dont il est composé, lui donne l'apparence d'être toujours couvert de neige, tandis qu'il ne l'est en effet que pendant les mois d'hiver.

(42) Vers 155. L'isle de Ste.-Hélène.

Vers 117. Les vents alizés sont contraires pour aller de Ste.-Hélène au Cap de Bonne-Espérance. On sait que la majeure partie de l'intervalle est entre les Tropiques.

Vers 119. La montagne de la Table est l'objet le plus marquant de la partie méridionale de l'Afrique.

Vers 123. Les montagnes qui bordent la baie de False et la baie de Simon sont blanchâtres là où elles sont découvertes. L'entrée de ces deux mouillages sont les points les plus dangereux de ces parages.

(43) Vers 134. Canton où croît l'excellent vin Muscat qui porte ce nom.

Vers 141. Vasquez de Gama qui le premier doubla le Cap de Bonne-Espérance.

Vers 151. Les Forbans ou Flibustiers passent pour avoir peuplé l'Isle de Bourbon.

(44) Vers 163. Vasquez de Gama a rendu compte d'une isle où il relâcha après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, et qu'il nomme Mélinde. Les géographes ne sont pas d'accord sur la position de cette isle. Quelques-uns ont prétendu que c'étoit Madagascar, d'autres Johana, enfin que ce pouvoient être les isles de France et de Bourbon.

Vers 168. La belle Mme. de St.-Janvier étoit créole de l'Isle-de-France. Elle fit très-grande sensation à Paris, et en effet ses amis, dont plusieurs vivent encore, me l'ont représentée comme un modèle de grâce, d'esprit et de beauté.

(45) Vers 156. Fruits de la Zône Torride.

(46) Vers 174. Le capitaine du premier vaisseau européen qui relâcha à l'Isle de Ceylan, assura à son retour dans sa patrie, qu'il avoit découvert une isle dont les cailloux étoient autant de joyaux; où la mer produisoit sur ses bords les plus belles perles: et dont les arbres étoient revêtus d'épices. On ne l'en crut pas; et cependant il ne dit que la vérité.

Vers 177. Tavernier, célèbre voyageur, qui parcourut l'Inde vers la fin du XVIIe. siècle. Il a quelque fois exagéré: mais son livre, ainsi que celui de Bernier (médecin de l'Empereur Acbar) sont ce que nous avons de plus précieux sur l'Indostan avant la conquête de ce pays par les Européens.

Vers 187. Le Tableau de l'Arcadie du Poussin.

Vers 190. Rubens a souvent peint ses femmes dans ses tableaux. J'en ai vu un où elles sont représentées dans le ciel toutes les trois.

(47) Vers 200. A Saarbruke, dans la principauté de Nassau.

Vers 205. Le Jardin de Yagesberg, retraite favorite du Prince, où tout rappèle ses amours avec la duchesse de Dillen, qu'il épousa depuis, sans pouvoir cependant lui donner le titre de Princesse.

(48) Vers 280. Bayard.

Vers 282. Mathieu Molé, célèbre premier président du Parlement de Paris du temps de la Fronde.

(48) Louis XIV disoit que toutes les fois qu'il donnoit une place, il faisoit cent mécontents et un ingrat.

(49) Vers 346. Platon supposoit que le ciel des fixes ou le firmament étoit de cristal.

Vers 350. Bernardin de St.-Pierre, auteur des Etudes de la Nature, a prétendu renverser la doctrine de Newton et prouver que les Pôles de la terre étoient alongés et l'Equateur rabaissé.

NOTES.

Vers 352. La pierre philosophale.

(50) Vers 344. La quadrature du cercle.

Vers 364. Un parhelie ou faux soleil.

Vers 365. L'aurore boréale.

Vers 367. Déception optique des astres qui semblent plus éloignés les uns des autres à l'horizon qu'au zenith.

Vers 368. Mouvement rétrograde des planètes supérieures, vues de la terre.

(51) J'ai décrit en peu de lignes le systême d'éducation qui fut invariablement suivi par le meilleur des pères.

(52) Vers 443. L'ange rendit la vue à Tobie en touchant ses yeux.

(53) C'est en effet le dernier sentiment que Locke exprima.

Fin des Notes.

Remarques Critiques

SUR LE POEME PRÉCÉDENT.

Nous avons lu, avec toute l'attention qu'il le méritoit ; l'ouvrage que vous avez bien voulu soumettre à notre censure, et persuadés de votre sincérité en nous en demandant notre opinion, nous vous la donnerons avec toute la candeur et la franchise de l'amitié.

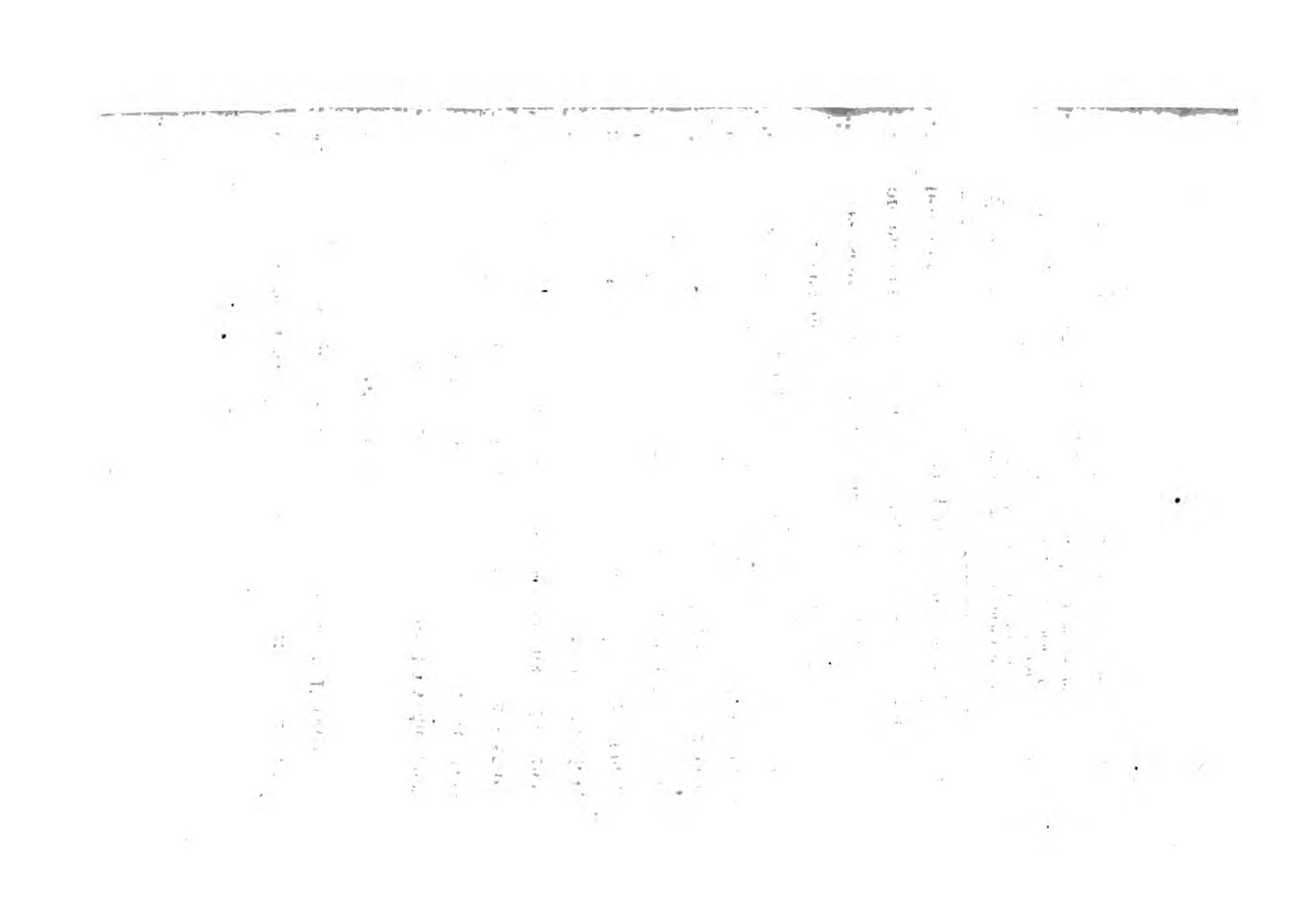
Sur la conception et le plan de l'ouvrage.

Nous pensons que la conception de cet ouvrage a un défaut considérable ; c'est celui de ne point sembler produite d'un seul jet. Vous avez, il est vrai réuni beaucoup de tableaux : mais vous ne vous êtes point assez attaché à former une galerie. On croit s'apercevoir en plusieurs endroits qu'ils ont été tracés isolément, en ce qu'ils ne continuent pas le sujet assez régulièrement. Vous n'avez pas assez veillé à l'enchaînement nécessaire des erreurs utiles ou malfaisantes qui s'engendrent successivement dans le progrès de la vie. Vous auriez dû suivre la maxime dramatique que chaque scène doit contenir les éléments de celle qui la suit. D'ailleurs le commencement nous annonce une espèce de recherche qui n'est pas assez suivie dans le reste de l'ouvrage.

Quant à la distribution de la matière, vous avez, il est vrai suivi la marche que la nature indiquoit : mais il falloit classer avec plus d'art les passions respectives des différents âges de la vie. Nous avons vu avec plaisir que vous n'avez rien puisé dans la mythologie, dont on n'aime plus les tableaux que dans les originaux. Votre unique machine est une déesse de votre façon, très-capable de faire des miracles, mais qui se contente des opérations ordinaires de la vie. Nous ne lui en savons pas mauvais gré : mais nous la trouvons en général, trop grave pour le nom qu'elle porte, et elle se change trop souvent en réalité.

Nous approuvons sans réserve la pureté des sentiments qui animent votre poëme d'un bout à l'autre. Vous y avez probablement sacrifié beaucoup de tableaux qui sembleroient entrer dans votre talent, et cette réticence est digne d'éloges. Mais en poésie, comme en prose, ce n'est point assez que de débiter des maximes sur lesquelles tout le monde est depuis longtemps d'accord, il eut fallu pour y rappeler le lecteur, leur donner quelque chose de neuf dans l'expression et c'est à quoi vous n'avez pas toujours réussi ; tant il est vrai (comme le dit Horace) qu'il est difficile de bien dire les choses ordinaires.

Nous pensons donc que le plan et la conception de votre



poëme sont défectueux. Considérons maintenant si vous avez rachetez cette faute par la beauté des détails et de l'exécution.

Sur l'exécution.

Vous y avez été plus heureux que dans le choix du sujet. Vous vous exprimez généralement avec précision, votre versification est facile et quelquefois élégante. Vos rimes sont, la plûpart, riches; et, à deux ou trois endroits près, toujours suffisantes. (*) Vos transpositions ne sont point forcées, et nous n'avons remarqué aucun enjambement vicieux. Quelques-unes de vos périodes sont un peu longues (†) et l'on voudroit y trouver un stile plus coupé. C'est par cette raison que nos bons auteurs font quelquefois tomber la césure hors du repos en l'hémistiche, et c'est ce qui vous arrive rarement; et de là un peu de monotonie dans la diction. Au reste vos métaphores sont sages, et vous vous servez peu de comparaisons, on en désirerait même davantage. Nous avons relevé peu de fautes contre les règles de la poésie, de la langue, peu

(*) Sur 800 couplets, nous en avons trouvé 488 dont la rime étoit riche : 309 où elle est suffisante et 3 où elle est défectueuse. IIe. partie vers 83, 84, *succès*, *sujet*. IIIe. p. v. 169, 170, *dire*, *conduire*. Ibid. v. 286, 287, *délire*, *détruire*. On pourroit aussi blâmer Iere. p. v. 347, 348, *appât*, *pas*. IIe. p. *automme*, *homme*. IIIe. p. *niveau*, *hottentot*. Mais dans un si long poëme, ce seroit être trop rigoureux que de censurer des imperfections si légères et si peu nombreuses.

(†) Iere. partie, depuis le vers 157 jusqu'à 164. Ibid depuis le v. 245 jusqu'à 252.

de chevilles, et de plagiats. Nous observerons seulement que le mot qui se renouvelle nécessairement le plus souvent dans le cours de l'ouvrage offre des inconvénients qu'il étoit difficile de surmonter. Ce mot d'*illusion*, ainsi que tous ceux qui se terminent par la même syllabe, sont trop longs et traînants pour être harmonieux : quelques-uns de ce nombre, tels qu'*imagination*, *humiliation*, remplissent un hémistiche entier. Il est vrai que vous ne vous en êtes servi que dans trois endroits. (*) Aussi nous ne vous chicanerons pas sur l'usage que vous en avez fait : c'est une gêne qui tenoit au sujet, et il eut fallu en choisir un autre pour l'éviter.

Nous observerons aussi que la première partie, qui traite des illusions de la jeunesse (âge où l'erreur se montre sous les couleurs les plus brillantes) nous présente moins de tableaux, et est écrite d'un stile plus didactique que les deux autres. Il est vrai que les illusions de la première enfance étant physiques, et non morales, elle ne donnent aucune carrière à l'imagination, et que traitant de cet âge, vous n'aviez d'autre ressource que celle dont vous vous êtes servi. Mais vous ne pouviez tenter un sujet plus difficile. Il faut posséder

(*) IIe. partie, vers 140, 247, 312. Voyez aussi pour les rimes de cinq syllabes Ière p. v. 416. IIe. p. v. 63. IIIe. p. v. 416.

tout le talent de Pope pour s'en tirer avec succès. C'est encore là un des inconvénients du sujet que vous avez choisi.

Le défaut principal que nous avons relevé dans votre poëme, c'est le manque de chaleur et de vivacité qui s'y fait constamment sentir. Vous avez peut-être cru éviter ce reproche en l'intitulant un Essai : mais le lecteur veut toujours l'un et l'autre dans tout espèce d'ouvrage d'invention, et Voltaire a dit il y a longtemps qu'en poésie " un trait d'imagination, vaut „ cent pages d'astronomie. "

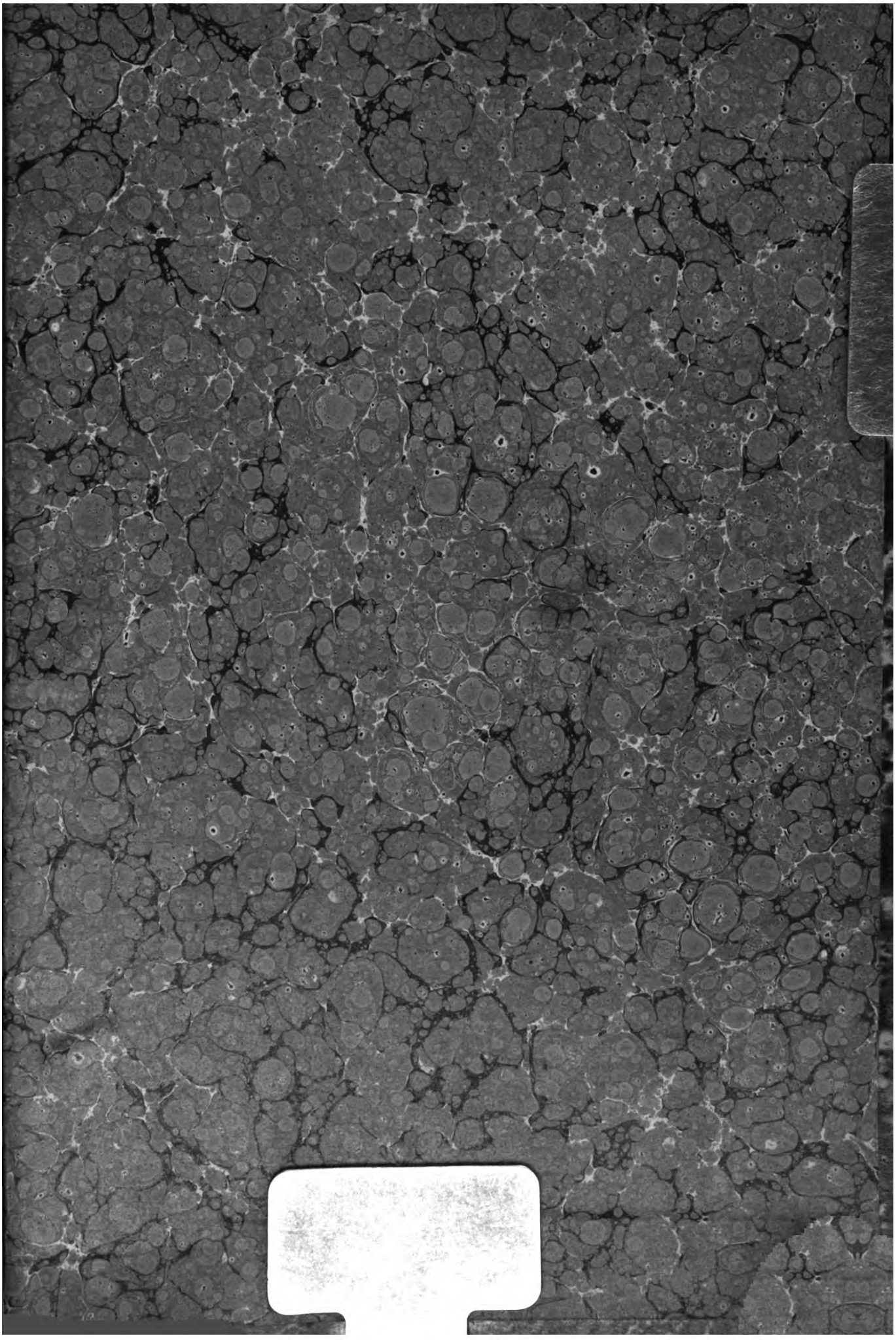
Enfin votre métaphysique est trop profonde (surtout au commencement) pour les ignorants, et l'est beaucoup trop peu pour les savants, qui, bien qu'ils sachent qu'on n'invente rien en ce genre, exigent cependant de la nouveauté dans les développements, et surtout dans l'éclaircissement des idées que l'on cherche à approfondir.

En terminant ces remarques (qui vous paroîtront sans doute bien sévères), nous vous prions de croire que nous sommes loin de déprécier un ouvrage que, sous le rapport des connoissances, peu de poëtes eussent ôsé entreprendre. Vos notes, quoique un peu nombreuses, (*) sont instructives et sou-

(*) Sur un poëme de 1600 vers à-peu-près ; vous donnez 115 notes. Nous pensons qu'un renvoi est toujours au détriment de l'ouvrage, en ce qu'il détourne l'esprit du sujet principal qui doit l'occuper.

vent indispensables, quoique le texte soit parfaitement clair pour les gens instruits. Il sera sans doute précieux à vos amis, et à ceux qui ont l'avantage de vous appartenir : mais si ceux-ci jugent toujours avec indulgence, le public, au contraire, est un tribunal inflexible qui ne pardonne guères à tout ce qui ne touche pas à la perfection. La Bruyère a dit qu'il falloit plus que de l'esprit pour faire un bon livre, et nous espérons, en vrais critiques, que ce trait de satire vous paroîtra adoucir notre censure.

En conclusion, nous pensons qu'il seroit imprudent de livrer votre ouvrage à l'impression, sans consulter des juges plus éclairés que nous, et même que vous feriez bien, avant que de le produire au grand jour recueillir l'effet qu'il opéreroit en un certain nombre de lecteurs qui n'auroient d'autres lumières que celles du sentiment ; car c'est sur cette classe que comptent les libraires, lorsqu'ils présentent au public un nouvel ouvrage de poésie.

Fin des remarques critiques.

De l'Imprimerie de BARON & SOUVIGNEC, Imprimeurs Libraires du Gouvernement. (Isle Maurice.)